

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

55e Année. N° 3 1er Mars 1912.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

CUEILLETTE DE PENSÉES

Regardez au-dessus de votre tête, pour ne pas vous entraver dans le chemin de la vie.

Lacordaire.

***

La métaphysique est la volupté des esprits supérieurs.

Hippolyte Lucas.

***

Le père de la gloire et de la félicité c'est le travail.

Euripide.

***

Tuer l'idéal serait tuer le rossignol qui enchante la nuit douloureuse de la vie.

VICTOR HUGO.

***

Un bonheur dont le riche est toujours assuré, c'est de pouvoir faire des heureux.

LAMARTINE.

***

Les timides sont des fleurs qui cachent leur cœur.

PH. GERFAUT.

***

Les hommes sincères ne sont pas violents et le dévouement, pour se produire, n'a pas besoin de grands mots et de tapageuses manifestations.

LEDRU-ROLLIN.

***

La méditation solitaire est pour l'âme une cure d'air pur sur les hauteurs.

Dans un livre, c'est l'esprit qui parle ; dans la physionomie c'est l'âme qui se montre.

VICTOR DURUY.

***

C'est être bien avancé dans la science de la vie que de savoir souffrir.

Mme de MAINTENON.

***

La continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demande pas moins de force que les actions héroïques.

J.-J. ROUSSEAU.

***

Celui qui vit à l'abri d'une conscience droite ne craint rien ni personne.

J. ERIAM.

***

La modestie est une vertu qui ne fait pas moins de tort que d'honneur aux hommes qui la possèdent.

JULES CLARETIE.

***

Il faut respecter les illusions des gens, et combattre leurs préjugés.

JULES SIMON.

***

Les devoirs ne sont jamais si énergiques que quand il en coûte à les remplir.

CHATEAUBRIAND.

***

Celui qui a trouvé une femme vertueuse a trouvé un trésor; il a reçu du Seigneur une source de félicité.

***

Le courage moral est l'attribut de la femme, surtout quand elle le puise dans sa confiance en Dieu.

SOPHOPHILE.

Conférence du 14 janvier 1912

Dans la salle de la Société d'Études Françaises psychiques

57, rue du faubourg Saint-Martin

(Suite)

Il serait trop long et sans doute fastidieux d'esquisser même légèrement quel rôle, depuis le commencement des âges jusqu'à nos jours, les Religions, ou si l'on veut mieux les formes religieuses ont joué dans la conduite du Monde et dans l'évolution morale de l'humanité. Mais il est essentiel de constater que ce rôle fut permanent et qu'il fut bien souvent actif, progressif suivant l'évolution générale; quelquefois la devançant; mais souvent aussi, la stérilisant, en l'emprisonnant, *ne varietur*, dans des dogmes, dans des absolus décrétés intangibles et infranchissables.

Il serait aussi très intéressant d'examiner les relations de cause à effet dans ces luttes séculaires qui eurent pour arènes le champ de la pensée et où l'on vit, ainsi l'a jugé l'histoire, des hommes sacrifiant à des intérêts matériels plus ou moins mal dissimulés, tenter d'opposer une barrière à l'épanouissement de la pensée et se retrancher, pour justifier leur résistance, derrière une orthodoxie faite de pièces et de morceaux que l'on corrigeait au fur et à mesure que les besoins et les circonstances le demandaient. Nous n'en retiendrons qu'un enseignement, à savoir que ce fut sous le couvert d'une forme religieuse que ces monstruosités furent accomplies. — Évoquons seulement le souvenir des guerres de religion qui ensanglantèrent l'Europe, de celles non moins épouvantables qui eurent pour théâtre l'ancien continent africain, et nous sommes amenés à constater que toutes ces horreurs furent accomplies sous le couvert de Religion, de forme religieuse, alors qu'elles étaient au contraire la manifestation évidente de passions humai-

nes, mauvaises, déchaînées sous l'influence de l'orgueil, de l'ambition, de l'égoïsme et de la cupidité.

C'est encore sous le masque de religion que sous d'autres latitudes nous avons observé les sacrifices humains et les scènes de barbarie, comme aussi nous avons vu l'ascétisme rigoureux et sauvage essayer de ralentir par son exagération les sources et la marche progressive de la vie.

La Religion pure et simple, débarrassée de tous les parasites qui l'envahissent, est donc bien celle qui répudie toute confession, toute interprétation intéressée ; celle enfin qui est innée dans le cœur de l'homme et que, sous toutes les latitudes, nous retrouvons vivace et respectée. C'est la *Religion universelle* ! et, comme je l'ai dit, la *Religion* en un seul mot.

Il découle naturellement de ce qui précède que si la Religion est *une*, les différents modes d'interprétation qui ont été employés par l'homme ne sont absolument que des méthodes d'enseignement et d'éducation morale. L'étiquette, le nom, qui ont été appliqués à ces méthodes en constituent donc la personnalité, mais nous ne saurions raisonnablement nous attacher à ces noms et à ces étiquettes qui n'ont de raison d'être que pour la classification que l'on peut en faire.

Si nous ne devons pas nous attacher à ces formes, il est nécessaire, au contraire, que nous en appréciions le fond et que logiquement nous acceptions, jusqu'à plus ample informé tout au moins, celle qui nous donne la plus grande somme de connaissances vraies, raisonnées, évidentes, pour éviter celles qui tendent à s'incruster, à se cristalliser dans les apparences, dans les manifestations extérieures le plus souvent puériles, dans les dogmes ou soi-disant vérités accommodées en leur temps au besoin d'un intérêt et d'une cause parfaitement égoïstes.

Entre tous les enseignements, toutes les interprétations donnés à la doctrine du Christ, il en est un qui prime tous les autres par l'ampleur des horizons qu'il découvre, par les assurances qu'il apporte au cœur de l'homme en lui ouvrant les yeux sur les mystères troublants de la préexistence, de la survie, de la réincarnation et de la destinée ; par les consolations et les espérances qu'il donne à l'homme aux prises avec les luttes de la vie. J'ai nommé le Spiritisme.

Ce ne sont plus ici des hypothèses, des rêves charmants ou terribles, des postulats enfin à un inconnu redoutable, mais bien des affirmations déduites des enseignements sacrés et de la révélation ; ce sont des conclusions logiques dues à la méthode rationnelle, philosophique et scientifique de raisonnement qui ne laissent plus aucune place à l'empirisme et au doute, et qui ouvrent le cœur à l'espérance.

Le Spiritisme aborde avec la science le problème de la vie, de la vie universelle, de cette force qui inlassablement entraîne l'homme sur le plan

physique et sur le plan psychique et le pousse irrésistiblement à l'accomplissement de sa destinée, à l'ascension graduelle mais incessante de cet objectif, de cet idéal moral que sa matérialité, sa grossièreté, peut obnubiler un instant, mais qui s'impose fatalement à lui et qui le domine, le *beau*, le *bien*, le *vrai : Dieu*.

La vie en effet circule de toute part. Tourbillon invisible et irrésistible animant également les infiniment petits, les infiniment grands et chaque atome de la matière. Notre globe terrestre, notre monde, n'est qu'une parcelle infinitésimale de l'Univers qui est le champ immense où la vie exerce sans relâche son action ; où la vie, force féconde, nous apparaît comme ayant quelque chose d'infini, à l'égal du Créateur lui-même.

Nous participons tous à cette vie ; et dans cette communion immense où tout vit, tout s'agite, tout s'interpénètre, nous assistons, spectateurs et acteurs nous-mêmes, à cette merveilleuse scène où les humanités les plus lointaines suivent avec nous les chemins variés qui mènent à Dieu. Pratiquant ainsi la même religion, que nous, nous parcourons le même cycle, nous sommes entraînés vers le même but, je le redis encore, vers la même fin qui sont l'une et l'autre un but, une fin toujours meilleure dans un éternel recommencement.

L'unité et la solidarité de la Création, de notre destinée, nous rapproche, tout en laissant subsister entre nous le mur matériel de la chair qui les dissimule aux yeux de notre corps, mais dont le spiritisme, dont notre conscience, dont notre âme nous affirment la présence.

Mais ces populations inconnues, ces âmes qui gravitent autour de nous, n'est-il pas dans l'ordre le plus élémentaire des choses d'affirmer, de penser tout au moins qu'elles ne nous sont ni étrangères ni inconnues ? Et de ce fait même qu'elles existent, non pas éphémères, parce que désincarnées, mais impérissables comme nous, nous cohabitons avec elles. Nous menons parallèlement à elles une existence qui nous représente un chaînon de cette immense chaîne de vie dont le premier anneau se rattache à notre Père Céleste à Dieu, et dont le dernier sera toujours notre idéal poursuivi, inlassablement cherché, mais jamais atteint. Car en vertu même de l'éternelle loi de progrès, de ce mouvement de vie, nous sommes éternellement poussés à une éternelle expansion, à une perfection plus grande, à un bonheur toujours plus parfait, toujours insoupçonné et jamais atteint.

Mais qu'importe l'évolution générale si, au cours de nos évolutions individuelles et successives, nous avons la certitude mathématique qu'avec toute l'humanité (atômes pensants assujettis à la loi commune de vie qui nous fait graviter et évoluer dans une ambiance commune), nous devons nous rencontrer un jour et nous reconnaître !

Qu'importe ? Si nous pouvons espérer, et c'est la logique même qui nous donne cet espoir, que nos premiers pères furent frères avant de renaître au

cours de leur destinée dans une patrie différente, pour y constituer ou y rétablir une autre famille, un autre berceau !

Nous pouvons espérer, et la science officielle suivant la voie tracée par les grands pionniers de la Pensée, G. Bruno, Galilée, Descartes, Flammarion et autres nous en donne l'affirmation, que le séjour, le lieu d'évolution des âmes est partout dans cet océan infini de l'Univers dans lequel notre pauvre terre joue à peine le rôle d'un impalpable atôme de poussière.

Ainsi apparaît à nos yeux une parcelle de la lumière, de la vérité. Alors nos pensées vont plus avant dans la compréhension de l'OEuvre de Dieu. Alors la Création s'illumine d'une clarté jusqu'ici insoupçonnée et inconnue. La mort ne nous apparaît plus effrayante et redoutable puisqu'elle est pour nous désormais la messagère amie, chargée de soulever ce voile mystérieux qui nous sépare de l'Au-delà. Elle n'est point la fin, mais le joyeux commencement de la vraie vie. Elle ne nous présente plus le spectre de son squelette hideux pour nous frapper d'épouvante, mais bien pour faire apparaître à nos yeux le constant témoignage de l'inanité de ce qui tient à la chair et qui n'est que poussière. Le suaire blanc qui mystérieusement l'enveloppe n'est plus que ce voile impénétrable que Dieu a établi entre la Vie matérielle et la Vie réelle dont la première n'est qu'un épisode bien éphémère. Ce voile dissimule à nos regards cet Au-delà où nous devons trouver, suivant nos mérites, les riants bosquets des Champs-Elysées ou la roche d'Ixion et de Sysiphe.

La nuit n'est plus le symbole angoissant de la Tristesse et de la Mort ; car désormais, vue au travers de ce prisme sincère qu'est le spiritisme, ses harmonies sont délicieuses et deviennent pour nous les enchantements de ces étapes mystérieuses où notre âme se répare et se recueille. Car c'est au cours de la nuit que notre âme peut voir dans chacune de ces myriades d'étoiles qui scintillent, des âmes amies, des âmes chères sans doute qui lui tendent la main en leur faisant bientôt espérer le revoir.

Tout nous dit, tout nous confirme, dit un philosophe savant (Flammarion), que notre pauvre petite terre est un astre bien inférieur, faisant partie au titre infinitésimal de l'Univers sans fin, et que l'homme qui l'habite participe à une commune vie et fait au même titre, partie d'une immense famille qui peuple la création entière.

Revenant à la mort et à ses enseignements, nous sommes fondés à dire que du haut des sommets où nous élèvent le spiritisme et la pensée de Dieu, la mort nous enseigne, comme je viens de le dire, la vanité des choses de ce monde, de ce qui hélas ! fait la préoccupation presque incessante de l'homme. Et les peuples qui s'entretuent pour un faux point d'honneur souvent très personnel, pour la possession d'un grain de poussière ; et les ambitieux qui rampent, s'avilissent et se déshonorent pour un peu d'or, pour des

honneurs, de la gloire (fumée, mirage séduisant autant qu'éphémère), perdent à sa vue leur prestige et nous apparaissent dans leur décevante réalité.

Que reste-t-il, après cela, de la vie réelle ou mieux de ce que nous appelons communément la Vie réelle? Un songe, un rêve : souvent un cauchemar. Et, chose étrange, alors que nous nous obstinons avec la science à considérer notre vie actuelle, celle que nous vivons dans un corps charnel, comme la vie réelle; alors que nous dénommons vie spirituelle ou idéale, celle que nous avons vécue et que nous vivrons quand notre âme aura dépouillé son corps, il arrive, au contraire, que c'est bien cette dernière qui est certainement la vie réelle, alors que la première n'en a que l'apparence et ne saurait être considérée que comme un quelconque des nombreux épisodes de la longue série de nos existences matérielles, préface de la vie réelle, où notre âme est appelée par le créateur à évoluer à l'infini.

C'est dans cette vie réelle que nous devons voir tous les êtres qui composent l'Univers, reliés entre eux par la Loi d'unité et de solidarité, tant matérielle, que spirituelle, qui est la loi primordiale de la nature. Car le système du monde physique est comme la base du monde moral, puisqu'ils sont l'un et l'autre deux ordres de création nécessaires et solidaires. Tout nous dit, en effet, que rien ne nous est étranger dans l'Univers et que nous ne sommes étrangers à aucune créature, car une parenté universelle nous réunit tous depuis l'atome le plus inférieur du règne minéral jusqu'au plus merveilleux génie qui a honoré l'humanité.

Nous subissons tous la loi dont les principes universels de vérité établissent des liens indissolubles entre toutes les humanités. Loi merveilleuse, loi divine, loi plus grande que toutes celles qui régissent les mondes, puisqu'elle unit les cœurs et les âmes; loi de la famille enfin, qui nous fait tous enfants du même Père céleste. Ainsi donc, nous sommes tous frères, tous enfants de la même patrie, de cette patrie qui est le royaume même de Dieu. L'humanité n'est ni une sélection dans la collectivité ni une secte particulière dans l'espèce; autour d'elle plane irrésistiblement l'idée de Dieu, idée religieuse, idée universelle, quelle qu'en soit la forme; c'est elle qui est une collectivité aussi infinie que les mondes qu'elle peuple; et les êtres inconnus qui habitent tous ces mondes de l'espace sont des hommes partageant une destinée semblable et pratiquant envers le Créateur la même idée religieuse, le même sentiment religieux, en un mot, la même religion. Ces hommes ne nous sont point inconnus. Nous les avons connus ou nous les connaîtrons un jour; et dans une synthèse merveilleuse, il nous sera un jour donné, suivant nos existences passées, de nous rattacher à eux et de nous rattacher aussi à notre idéal qui doit rester et qui reste toujours l'idéal chrétien, l'idéal spirite, Dieu.

Cet idéal ne sera pas, comme l'enseignent certaines orthodoxies et comme

on pourrait le croire, un champ de repos où l'on va dormir après la bataille. Non. La révélation, nos guides, le spiritisme nous affirment au contraire, que ce sera la terre promise où nous pourrons librement, sans contrainte, progresser encore en faisant le bien à nos frères attardés ; en aimant, en aimant encore, en aimant toujours. Car nous vivrons d'une vie sans fin avec le but inlassablement poursuivi et jamais atteint (puisque ce sera toujours la vie) D'AIMER ET D'AIMER ENCORE. Là nous pratiquerons la religion *une* qui nous permettra d'envelopper dans un même amour toutes les créatures de Dieu ; car en les aimant comme Dieu lui-même les aime, n'aurons-nous pas accompli cette consolante parole de l'Evangile : *Vous êtes tous des dieux* ?

Avant de terminer cette étude, faisons encore une constatation bien douce et bien consolante. Lorsque nous nous laissons pénétrer par les idées qu'inspire le sentiment de Dieu sous l'influence et à la lumière du spiritisme, nous sommes amenés à reconnaître que la doctrine qu'il enseigne n'innove rien et qu'elle porte en elle-même tous les caractères de la vérité naturelle. De plus, elle nous captive par son charme pénétrant, par sa beauté, par sa mystérieuse grandeur. On éprouve comme la sensation que nulle autre ne saurait lui être comparée, tant elle est l'expression sincère, l'expression vraie de celle de Jésus-Christ dont elle est l'interprétation souvent nécessaire. Elle nous console enfin des banalités et des servitudes parfois humiliantes de notre pauvre humanité. En elle nous éprouvons ce bonheur intime, ce calme, cette confiance en Dieu si douce et si salutaire. Nous sentons instinctivement en elle l'élément de la vie de notre âme, la source même de ce pain quotidien de l'Oraison dominicale. Doctrine sainte qui nous donne le plus vif sentiment d'amour pour Dieu et ses créatures et qui ennoblit tous les êtres devant notre foi.

Cette doctrine n'est pas une religion, puisqu'elle est la *religion* même, *une* et *universelle*. Elle n'est pas un système élevé par la main des hommes, une théorie imaginée pour le besoin d'une cause, par la fantaisie capricieuse de nos esprits. Elle n'a pas été inventée par des philosophes ni rêvée par des songeurs. Elle n'a été ni faite, ni trouvée, ni édifiée, car elle est la vérité. La vérité innée dans le cœur de l'homme, la vérité fatale, nécessaire, préexistante à nous et qui devra à jamais nous survivre. Elle est enfin la parole de Dieu, la semence divine répandue par sa main dans notre âme, que toute âme peut recevoir et comprendre, et qu'elle doit faire fructifier.

D. DE MONTREYNAUD.

Conférence de Gabriel Delanne

La conférence faite par M. Gabriel Delanne, le dimanche 25 février, a eu un plein succès. Bien avant l'heure de la séance, un public nombreux, élégant, distingué, avait envahi la grande salle de l'Hôtel des Sociétés savantes. Peu de places restaient disponibles. Je n'eus que le temps de marquer la mienne et d'aller serrer la main aux amis qui m'avaient déjà précédé : général Fix, MM. le commandant Darget, Chevreuil, Dubois de Montreynaud, de Fontenay, Charlier, Danteuil. On me pardonnera d'oublier quelques noms. Dans un langage d'une grande clarté et d'une grande précision, le conférencier, avec l'autorité et la compétence que chacun lui reconnaît, a traité le sujet annoncé : *Du psychisme au spiritisme*, en l'illustrant de nombreuses projections qu'il a expliquées de façon claire et démonstrative. Nous voudrions pouvoir donner un résumé de cette remarquable conférence. Peut-être l'auteur se décidera-t-il à la publier ou du moins à en donner un compte rendu qui, selon nous, sera très utile à tous ceux qui cherchent, qui croient ou qui espèrent. Tant de points ont été touchés, tant d'arguments ont été jetés devant un public attentif et sympathique, tant d'erreurs de jugement ou de méthode ont été rectifiées, qu'il nous semble que l'effort de M. Delanne ne peut manquer de porter ses fruits. Après avoir fait justice des fausses accusations de fraude portées contre les médiums de la villa Carmen, de Crookes, et contre Eusapia Paladino, l'auteur nous a présenté une série de belles photographies extraites du livre du Dr Imoda, en les commentant longuement, et en lisant des extraits de la préface qu'a écrite le Dr Charles Richet.

Puis, avec une rigueur toute scientifique, une logique claire et convaincante, M. Delanne nous a parlé des belles expériences faites à Varsovie, par le Dr Ochorowitz. Cette partie de la conférence m'intéressant particulièrement, je regrette de n'avoir pu la reproduire *in extenso*. Elle confirme d'ailleurs une hypothèse que j'avais émise, il y a près de trente ans, qui consiste à assimiler à certains effets produits par le courant électrique ou magnétique, les phénomènes mécaniques ou physiologiques, produits par le fluide s'échappant, soit de la tête, soit des mains, soit des yeux du médium ou du magnétiseur. Les photographies prises par le Dr Ochorowitz montrent le sujet, tenant les mains ouvertes et écartées l'une de l'autre, mais reliées par un cordon lumineux qui a sa polarité, et, comme le courant magnétique, peut décharger un électroscope, attirer des objets, traverser certaines enveloppes.

Il y a là toute une série de phénomènes, encore peu étudiés, que M. Delanne a pu analyser.

Quant aux phénomènes lumineux, ils peuvent revêtir la forme d'aigrettes

de flammes, de morceaux de matière, ou même d'êtres vivants. Ces êtres ou ces formes ne sont que passagères ; elles disparaissent aussi facilement qu'elles sont engendrées. Les mains lumineuses donnent la sensation d'une main ordinaire, mais quand on les presse, elles semblent s'évanouir et fondre presque instantanément. Souvent ces formes lumineuses paraissent constituées, de façon incomplète ; au lieu de se présenter sous trois dimensions, elles apparaissent sur un seul plan, ainsi que je l'ai vu, il y a quelques années, chez M. Balbiani. Cela ne veut point dire qu'elles n'existent point, mais on comprend les critiques qu'un tel phénomène a pu soulever dans le clan des contradicteurs, des sceptiques, des gens de mauvaise foi. Car, il faut le dire, il y a encore des gens qui s'obstinent à nier contre toute évidence. Quand on pense à ce qu'il faut de temps, de patience et d'argent pour reproduire des expériences délicates et difficiles, on est stupéfait de la désinvolture, avec laquelle certains néophytes traitent les efforts, les recherches, faites depuis de longues années, par des savants et des hommes éminents. En trois séances, ils prétendent juger Allan Kardec et sa doctrine.

La belle conférence de M. Delanne est arrivée à son heure pour remettre les choses au point. Elle est venue couronner une longue suite d'efforts patients et généreux, de recherches, de travaux scientifiques. Tous ceux, quels qu'ils soient, croyants ou non, chercheurs ou sceptiques, qui ont entendu M. Delanne doivent lui en être reconnaissants. Il a soutenu le courage de quelques-uns, fortifié l'espoir d'un certain nombre, et il a eu le grand mérite d'éclairer l'intelligence de tous ses auditeurs, de les amener à penser et à réfléchir sur la troublante énigme de leur destinée.

EM. DUBUISSON.

La Magie et la Sorcellerie

DEVANT L'HISTOIRE ET LA LÉGENDE

Conférence faite le 10 décembre 1911 (1)

Par M. DUBUISSON

A la Société d'Études psychiques de Nancy

PRÉAMBULE

C'est un grand honneur, pour l'humble chercheur que je suis, d'avoir été convié par votre éminente Société, à continuer la série des conférences si remarquables que vous avez entendues, par une étude sur la Magie. Votre

(1) Cette conférence a été illustrée de 120 projections lumineuses.

ville n'est pas seulement la sentinelle avancée de la France ; elle est encore à l'avant-garde de sa civilisation. Dans tous les domaines : art, science, littérature, industrie, Nancy a acquis non seulement une place prépondérante ; mais elle a marqué un progrès évident. Vos savants, vos artistes, vos hommes de science font partie de notre patrimoine national : les travaux de votre Société en particulier, ont révolutionné les antiques méthodes et ouvert des voies nouvelles à la science. Quoi d'étonnant, si l'activité, l'intelligence, le génie sont plus grands ici qu'en tout autre coin de la France ! Est-ce que chez vous, Lorrains, le cœur ne bat pas plus fort qu'en toute autre poitrine française ? C'est que, vous le savez, de temps à autre, ce cœur bat la charge.

En attendant les victoires futures, laissez-moi féliciter M. le colonel Collet de la très belle étude qu'il a écrite sur la Magie dans votre *Bulletin*. Je l'ai relue : elle m'a fort intéressé et instruit. Cela me permettra de circonscrire le sujet si vaste de la conférence de ce soir. Les procès de sorcellerie se ressemblent tous, en quelque province que l'historien les rencontre. On ne pouvait faire de ces procès une étude plus complète, plus approfondie, mieux ordonnée que ne l'a fait M. le colonel Collet. Le nom de Nicolas Rénny revient souvent dans mes notes, et dans les historiens de tels procès. Mieux que je n'aurais pu le faire, le colonel Collet a étudié ce personnage d'après les archives et les documents puisés à bonne source.

J'étudierai donc surtout la magie antique, ce qu'il en reste dans les coutumes actuelles, et je me contenterai de dire quelques mots des procès de sorcellerie, en commentant les clichés.

. . . . . .

De tout temps, l'Inde a été la terre fleurie des religions, des mythes, des légendes et des fakirs. L'Inde moderne nous a été révélée par de nombreux voyageurs, touristes ou littérateurs. Les *visions d'Orient* de Jules Bois, les descriptions magnifiées du palais d'Ankor, que publie Pierre Loti dans l'*Illustration*, pour ne citer que ceux-là, nous l'ont révélée dans ses aspects multiples. Louis Jaccolliot nous a présenté ses fakirs. Annie Besant nous a initiés à sa théosophie, synthèse des croyances anciennes et des religions nouvelles. Mais les croyances de l'Inde antique nous étaient alors peu connues. Grâce aux travaux d'Oldenberg sur la religion des Vedas, à l'ouvrage de Victor Henry sur *La magie dans l'Inde antique*, aux recherches de M. Guimet et de ses éminents collaborateurs, cette terre privilégiée, berceau de l'humanité, nous a révélé quelques-uns des secrets des croyances primitives.

Bornée de montagnes, les plus hautes du monde, pointant vers le ciel leurs sommets inaccessibles, entourée d'une mer dangereuse, dont les longs détours ont plus d'une fois découragé les navigateurs phéniciens, l'Inde, dit Victor Henry, a fermenté sous son ciel torride, sans rien emprunter à l'Eu-

rope et sans rien lui donner. C'est par une lente infiltration que bien peu de sa philosophie est parvenue jusqu'à Platon et jusqu'à Pythagore. Les successeurs d'Alexandre ne profitèrent guère de la sagesse hindoue, car bientôt les Parthes barrèrent le chemin à toute civilisation, de sorte que nous, Européens, nous ne devions connaître de l'Inde, vingt siècles durant, que les épices, rapportées de ses côtes par les infatigables caboteurs portugais.

L'Inde resta donc dans son splendide isolement : sur son sol vierge de toute fondation antérieure, devaient se développer, parallèlement à l'antiquité classique, les religions, les mythes et les légendes. En raison de l'extrême antiquité que les brahmanes assignaient à leur langue, on crut d'abord que le sanscrit était la souche principale de toutes les langues, de même qu'on pensait que l'Inde avait été le berceau de l'humanité primitive. Il ne m'appartient guère de prendre parti dans la question, restée encore obscure, de l'origine des races. Ce qu'on peut affirmer, c'est que les premiers émigrants qui, du « toit du monde » se dirigèrent vers le nord-est, se nommaient les *aryas* (les nobles), qu'ils peuplèrent d'abord le plateau iranique, que quelques-uns d'entre eux, beaucoup plus tard, peuplèrent l'Inde par la vallée de l'Indus et de ses affluents (1).

L'idiome primitif des aryas, leurs croyances, se partagèrent en deux groupes, formèrent deux religions antagonistes fondamentales, de telle sorte que les dieux des uns sont les démons des autres et réciproquement, mais qui conservèrent cependant un fonds de croyances religieuses ou magiques qu'il est encore facile de reconnaître. De là sortirent, d'une part ce polythéisme étrange, singulier, touffu, d'un autre âge, que Pierre Loti a si magnifiquement entrevu dans son voyage à Ankor, et ce spiritualisme, presque monothéiste qui forme la religion de Zoroastre. Ainsi, des deux pôles opposées de l'esprit et de la croyance primitive, sortirent un fonds commun de traditions magiques, qui continuèrent de s'épanouir en une flore merveilleuse sur deux terrains différents.

On peut dire, avec Victor Henry, que le sacrifice védique n'est qu'un ensemble inextricable de charmes et de conjurations. Les livres de l'Avetta, d'autre côté, foisonnent de formules et de pratiques analogues.

Enfin les docteurs de la religion de Zoroastre ont fourni eux-mêmes le nom de la science qui nous occupe : ce sont les mages.

Les Vedas sont des livres qui nous donnent les documents les plus précieux sur la magie dans l'Inde antique. Les deux premiers de ces livres ne contiennent guère que des chants ou des hymnes religieux où figurent, avec leurs mélodies notées, les stances qui composent le rituel des prêtres chantres. Les autres recueils contiennent des formules sacrificatoires et des

(1) Victor Henry, *L'Inde primitive*.

incantations destinées à être murmurées à voix basse tandis que l'officiant vaque à la besogne matérielle du culte.

L'Arthava Veda, au contraire, se compose de vingt livres d'inégale longueur, dont les douze premiers ne sont à peu de chose près, que des hymnes magiques. Aucun livre sacré au monde, dit encore Victor Henry, n'est encore plus voisin que celui-là, de la science rudimentaire des sauvages, de leur état mental, de leurs jeux d'esprit naïfs et puérils. On y retrouve toutes leurs croyances, toutes leurs amusettes, noyées dans une phraséologie raffinée. La magie des peuples primitifs, nous l'entrevoyons déjà, non seulement dans l'Inde, à Babylone, en Egypte, mais elle est restée à l'état de sorcellerie chez les sauvages actuels de l'Australie, de la Guinée, de l'Afrique australe. C'est ce que Frazer a admirablement démontré dans son recueil, si complexe, et parfois si touffu : le *Rameau d'or*. Avec lui, nous pensons que la magie a précédé la religion à l'aurore de l'humanité. Toutes les races civilisées ont traversé une époque pendant laquelle on a voulu forcer les grandes puissances de la nature à obéir à la volonté humaine, avant de chercher à apaiser, par des prières ou des offrandes, l'Être suprême capable de leur commander.

Il y a eu un âge de magie primitive, de même qu'il y a eu un âge de prières. En Australie, il n'est pas un indigène qui ne croie au pouvoir des sorciers aussi fermement qu'à son existence.

Dans la belle conférence qu'il a faite l'hiver dernier, à Paris, M. Cartailhac parlant de ses récentes découvertes dans les grottes de la Dordogne et du Gers, a pu nous montrer des clichés représentant des traces évidentes d'envoûtement, pratiquées sur les parois de ces grottes, par l'homme contemporain du renne ou du bison.

Les sorciers actuels d'Afrique, d'Australie ou d'Écosse, nous apprend Frazer, avaient précisément les mêmes pratiques que les sorciers de Babylone ou d'Égypte, et plus tard, ceux de la Grèce et ceux de Rome. On sait qu'en Australie, notamment, certaines tribus sont restées à l'état rudimentaire de civilisation qui caractérise chez nous l'homme des cavernes.

Ces races abâtardies, ou dont l'intelligence est en quelque sorte restée comme figée à l'origine, ne peuvent guère compter au delà de 4 ou de 5. Elles continuent à fabriquer des haches de pierres, comme celles que nous voyons dans les vitrines du musée de Saint-Germain-en-Laye. Quand un Australien et un Indien veulent lancer un maléfice, ils font une image en bois de la victime à l'aide d'une aiguille ou d'une flèche, ils percent cette image au cœur et à la tête. Le sorcier (Indien ou Australien) croit en agissant ainsi infliger à la victime un traitement semblable à celui qu'il fait subir à son effigie. Veut-il la tuer ? Il brûle ou il enterre une figurine en prononçant des paroles magiques.

Dans une île de la Malaisie, le sorcier fait pénétrer des rognures d'ongles, des cheveux, des cils, de la salive, (appartenant à celui qu'on veut atteindre) dans une figure fabriquée avec de la cire. On transperce l'image de la tête aux pieds, puis on l'enterre, mais, pour que le sang ne retombe pas sur l'opérateur ; celui-ci doit dire au moment voulu : « Ce n'est pas moi, c'est l'archange Gabriel qui l'enterre. » De cette façon, le crime retombe tout entier sur l'archange Gabriel qui est bien plus capable de se débrouiller dans la circonstance. Les sorciers d'une île du détroit de Torrès ont ainsi tout un stock de semblables figurines, prêtes à servir sur la demande des acheteurs.

Nul doute que des pratiques analogues n'aient eu lieu dans l'Inde antique. Pour revenir à *l'Arthava Véda*, disons qu'il se complète d'un autre livre écrit postérieurement qui est un véritable manuel de magie. On le nomme : *Kaucika Soûtra*, du nom de l'École sacerdotale qui nous l'a conservé. Rappelons qu'on désigne sous le nom de *Sutra* un ouvrage tout à fait particulier à l'Inde, qui se compose de versets très courts parfois même d'un ou deux mots, destinés à être appris par cœur, sus imperturbablement. C'est donc un manuel mnémotechnique opératoire, dont chaque mot doit éveiller, dans la mémoire de celui qui le prononce, tout un monde de notions et de connaissances. Pour vous en donner une idée, relisons la page 25 de l'ouvrage de Victor Henry : *La magie dans l'Inde antique* (1), qui prononçait ces paroles.

L'interprète des versets de l'*Arthava Véda*, le prêtre, sacré entre tous, qui y puisait la force, et qui communiquait la sienne, c'était le *brahmane*.

Le brahmane est l'homme à la parole sainte, c'est le magicien qui garde les secrets de la puissance occulte parce qu'il en connaît la valeur, seul, il est capable de prononcer les paroles d'incantation.

Vous n'êtes point sans avoir assisté à un sacrifice bouddhique. On en voyait à l'Exposition de 1900. Il y a eu, pendant longtemps, il y a peut-être encore à Paris, à l'heure actuelle, un petit temple bouddhique. Pendant quelque temps, ça été le rendez-vous de tous les gens du monde, voire même de quelques curieux.

On venait là comme on serait allé à une messe solennelle, ou à quelque cérémonie mondaine, et, comme l'on dit, bien parisienne. On vous a dit, sans doute, que le brahmane n'était point l'officiant. Ce n'est pas lui, en effet, qui chante ni qui fait l'ablation. Sa place est à droite du sacrifice, c'est-à-dire au midi, lorsqu'on a la face tournée vers l'Orient. Vous avez vu, à cette place un personnage vêtu d'une espèce d'étole, le visage grave et attentif. Le midi, c'est la région des mânes, le lieu sinistre d'où peuvent venir les influences démoniaques et nuisibles. Mais le brahmane est là ; d'un regard

(1) J'ai jugé inutile de reproduire cette page.

anxieux, il veille. Si le sacrifice se déroule sans accroc, il n'a pas à intervenir. Mais l'officiant a-t-il commis une faute de liturgie ; les chanteurs ont-ils fait une fausse note ? A-t-on répandu quelques gouttes de la libation sacrée ? Le brahmane sait les moyens de réparer les maléfices, d'expier les fautes, de faire pardonner le sacrilège. Attentif à la moindre négligence, il se penche aussitôt vers le feu sacré ; il fait un geste ; il murmure quelques paroles... et la faute est expiée, le mal réparé.

Vous concevez déjà les précautions minutieuses que l'on demandera à un simple particulier qui voudra participer ou concourir à un rite magique. Avant toute opération, il sera nécessaire que les assistants et le prêtre se baignent et se purifient, en récitant un hymne consacrée aux eaux qui lavent de toute souillure.

Sans doute, vous avez la vision de ces millions de pèlerins qui, à Bénarès, dans les eaux du Gange sacré, font leur ablution suivant des formules rigoureusement prescrites. Le pénitent, donc, après avoir touché l'eau à sa droite, revient chez lui, mais il se garde bien de jeter un coup d'œil furtif en arrière. Il doit manger un peu de la substance du sacrifice, si peu comestible soit-elle, ou, tout au moins, s'en oindre les yeux, puis il doit aussi humer quelques gouttes de l'eau sacrée qui a servi à l'ablation et à l'aspersion. L'opération terminée, le brahmane essuie lui-même le patient, en prenant soin de ne jamais le frotter que dans un sens, du haut en bas. Il en est ainsi même pour les frictions qui doivent amener la guérison d'une morsure occasionnée par un serpent. On attire de cette façon le mal vers les pieds, et on le fait sortir par cette voie, ainsi qu'un fluide quelconque qui se serait introduit dans le corps. L'homme est alors considéré comme un paratonnerre humain il voit tous ses maux s'enfuir par la plante des pieds ! Mais cette opération se trouve décrite dans un assez grand nombre de manuels de magie opératoire. Et je ne suis pas certain que quelques magnétiseurs modernes ne l'utilisent point, quand ils exécutent quelques-unes de leurs passes destinées à amener la guérison d'un malade.

De quelles matières, de quels ingrédients se servait le brahmane pour ses opérations magiques ?

Il va sans dire que l'eau est l'accessoire le plus important, figurant dans tous les rites et surtout l'eau de propiliation, l'eau bénite. N'est-elle pas elle-même, ne représente-t-elle pas la pureté, la sainteté, la grâce vivifiante et divine ? Quand le brahmane a prononcé sur l'eau, contenue dans un vase de laiton, qu'entourent les herbes sacrées, la syllabe magique, ineffable : *Aùm*, qui contient, d'après le principe que nous avons vu plus haut, tout un monde de conjurations, et qui renferme, dans ses trois syllabes : a, u, m, l'essence même des vedas, alors cette eau est vraiment douée de qualités merveilleuses. Aussi précieuse pour l'usage externe que pour l'usage interne, elle lave

les souillures, guérit les maladies, exorcise les puissances mauvaises, met en fuite les démons.

Le beurre et ses différents aspects que la liturgie hindoue distingue avec soin est la matière ordinaire des libations versées au feu.

Quatre produits naturels, que l'on appelle les « quatre sucs » viennent au premier rang pour aider aux charmes et aux incantations magiques : ce sont : le lait aigri, le beurre liquide, le miel et l'eau. On compte ensuite un certain nombre de graines alimentaires et 22 espèces de bois dit : bois de bon augure.

Les Hindous attachent, en outre, une importance extrême à la terre de fourmilière. Il est probable qu'ils avaient remarqué les propriétés vésicantes de l'acide formique avant que nos médecins ne l'eussent découvert.

(*A suivre.*) EM. DUBUISSON.

L'AMOUR ET L'IMMORTALITÉ

Ouvrage inédit par EDMOND BENOIT

(Extraits)

INTRODUCTION

Les pages que nous allons publier sont extraites d'un ouvrage inédit : *L'amour et l'immortalité*, destiné à être publié prochainement, dont l'auteur, qui se cache sous le speudonyme d'Edmond Benoit, est un spirite de la première heure, disciple d'Allan Kardec et aussi de Fourier dont il partage les espérances et les enthousiasmes relativement à l'avènement de l'harmonie sociale. Il a d'ailleurs rédigé également un autre manuscrit où sont exposées avec les doctrines de Fourier ses idées personnelles sur la Réformation sociale ; nous en publierons peut-être des passages ultérieurement.

Habitant d'une calme et coquette petite ville des bords de la Loire, bien connue des touristes, M. Edmond Benoit consacre les loisirs que lui laissent la gestion des intérêts municipaux et d'œuvres diverses de mutualité à lire, écrire, étudier et rêver à cet avenir qu'il entrevoit et souhaite, où tous les hommes seront frères, où tous communieront dans l'admiration du beau et dans la pratique du bien.

HISTOIRE SAISISSANTE D'UNE MAISON HANTÉE

Les faits que je vais raconter se passaient en 1865. La France à cette époque était calme et jouissait d'une apparente prospérité.

L'Empire, par son coup d'État, avait étouffé brutalement les idées d'amélioration sociale, enfantées par la Révolution de 1848.

Malgré l'état d'affaissement auquel le nouveau César avait réduit les libéraux de France, dans chaque commune, à côté de la masse asservie, qui criait: « Vive l'Empereur », il y avait quelques téméraires, à idées larges et généreuses, qui, au risque de compromettre leurs intérêts et de mettre leur liberté en péril, tenaient tête au régime impérial et lui faisaient une opposition acharnée.

On les traitait de mauvaises têtes, et à la Préfecture ils étaient marqués à l'encre rouge.

Mon père était une de ces mauvaises têtes. Je ne le défendrai pas contre cette accusation; car si elle n'avait pas été vraie, il n'aurait pas eu les qualités requises pour faire partie de l'armée d'avant-garde chargée de contrecarrer le nouveau tyran impérial.

Il était républicain, athée et libre penseur.

J'étais encore enfant lorsque les faits étranges que je vais raconter se produisirent.

Nous habitions une petite maison quasi-élégante, dans la commune de X..., près d'Amboise.

Ma mère y tenait un commerce de mercerie, et mon père y exerçait la profession de maréchal-ferrant.

De santé robuste, frondeur et grand parleur, il raillait spirituellement les croyants de toute catégorie, ainsi que ceux, encore nombreux dans les campagnes, qui croient aux sorciers, aux miracles des saints et aux diseurs de bonne aventure.

Un jour, ou plutôt une nuit, pendant laquelle mon père dormait de ce sommeil profond dont doit dormir celui qui, de l'aube jusqu'au soir, a battu le fer, il fut éveillé par un bruit insolite qui se produisait dans l'escalier.

Il lui semblait qu'une boule descendait marche à marche, d'un mouvement lent et régulier, les deux étages de la maison.

Nous avions à ce moment-là un ouvrier nommé Angevin.

A cette époque où florissait le compagnonnage, chaque ouvrier se parait du nom de sa province ou de sa ville natale.

A la première manifestation de ce bruit, mon père gravit vivement l'escalier, visita le grenier, puis, n'ayant rien découvert, descendit se coucher.

Le bruit recommençant de plus belle, il s'habilla et alla frapper à la porte de son ouvrier qui couchait au premier étage.

— Angevin, dormez-vous ?

— Non, patron, le bruit infernal qui se fait dans la maison m'a fait peur j'ai barricadé ma porte et j'attends que ça finisse.

— Habillez-vous, poltron, et venez avec moi visiter le grenier.

— J'y suis déjà allé, patron, et je n'ai rien vu.

— Retournons ensemble.

N'ayant rien trouvé, les deux hommes se regardèrent, inquiets et tremblants.

— Qu'est-ce qui peut faire ce bruit-là, Angevin?

— Je n'en sais rien, patron.

Ses dents claquaient.

— Ni moi non plus. Retournons nous coucher.

Le bruit, commencé vers minuit, ne cessa qu'à 3 heures du matin.

Ce jour-là, la forge flamba plus tôt qu'à l'ordinaire. Bien avant l'aube, l'atelier retentissait du bruit des marteaux s'abattant en mesure sur le fer crépitant, et les voisins disaient:

— Il est matinal, aujourd'hui, le maréchal.

La nuit suivante le même bruit recommença. Impossible de découvrir la cause.

Le libre penseur commençait à ne pas être rassuré ; quant à Angevin, il était terrifié.

Le quatrième jour, au matin, il aborda mon père, sa valise à la main et son baluchon sur l'épaule.

— Patron, dit-il, je vous quitte. Si je restais un jour de plus ici, je tomberais fou. Si encore c'était quelqu'un avec qui on puisse se battre, mais rien, personne... Je pars tout de suite, patron.

Après avoir vidé ensemble une bouteille de vin blanc, en signe d'adieu, on se serra la main : Angevin, triste, déconcerté; mon père, sombre, inquiet.

— « C'est la première fois que je recule, patron. »

Ce furent ses dernières paroles.

. . . . . .

Mon père le suivit des yeux sur le chemin qui va de X... à Amboise, jusqu'à ce qu'il eut disparu à travers la longue avenue de peupliers qui bordent la route.

. . . . . .

Le sabbat allait grandissant dans la maison.

Les auteurs invisibles de ces bruits étranges devenaient chaque jour plus audacieux, plus entreprenants; ils prirent possession de la chambre où couchaient mes parents. Les meubles craquaient, la vaisselle dansait, et ils sentaient marcher sur leur lit.

« J'y ai bien des fois mouillé ma chemise », disait mon père, dans son lan-

gage familier, quand il narrait cette véridique histoire, et il accompagnait son récit des jurons coutumiers aux hommes de sa profession.

Qu'allait-il faire de son secret? Plaisanterait-il toujours ceux qui vont au devin, ou qui brûlent des cierges aux chapelles de la vierge et des saints?

— « Surtout, bon Dieu, ne parle de cela à personne, recommandait-il à ma mère, on se moquerait de moi. »

Tous les mois, il y avait foire à Amboise. Il y alla pour s'étourdir. Il y rencontra des camarades des communes voisines avec lesquels il déjeûna.

Ce qu'il taisait avec le plus grand soin à ses compatriotes, de peur d'être plaisanté, il se laissa aller à le confier à des étrangers.

Au dessert, chacun raconta son histoire plus ou moins grivoise; lui, conta la sienne, qui était presque macabre ; cela le soulagea.

Tous se mirent à rire ; quelques-uns esquissèrent un frisson ; la blague était prête à sortir de toutes les bouches, lorsqu'un des forgerons, solennel en la circonstance, prit la parole :

« — Il n'y a pas de quoi rire, les amis, de ce que notre camarade B... vient « de raconter, c'est plus sérieux que vous ne le pensez. Personne parmi vous « ne sait ce que c'est, eh bien, moi, je le sais, et je vais vous le dire.

« Mon vieil ami, il y a des revenants dans ta maison, et ce sont eux qui « font le tapage infernal que tu entends.

« Oui, il y a des revenants, autrement dit, des morts qui reviennent, con- « tinua-t-il, au milieu de l'effroi général, et ce qui va le plus vous étonner, « c'est d'apprendre qu'on vient de trouver le moyen de causer avec eux.

« Il y a un monsieur, ici, qui parle avec les âmes des morts.

« Vous connaissez tous Véron, de Souvigny, qui a perdu sa femme il y a « un an. Eh bien, M. Cuvier, celui qui évoque les esprits, lui a fait voir sa « femme dans un *seau* d'eau, et il l'a vue, comme je vous vois tous, et a parlé « avec elle. »

La harangue du forgeron fut pour mon père une révélation.

Il prit congé de ses camarades, et se rendit chez le pontife du spiritisme à Amboise.

M. Cuvier écouta mon père avec le plus vif intérêt, et lui fit raconter dans ses moindres détails la persécution dont il était l'objet de la part de ses hôtes invisibles.

Il fit à mon père un petit cours de spiritisme, lui résuma les principes qui font la base de cette doctrine, et l'engagea à lire les livres d'Allan Kardec, et à revenir le voir, aussitôt cette lecture terminée.

Mon père rentra chez lui, gai, soulagé.

Les idées les plus saugrenues dansaient dans son cerveau.

« Puisque ce sont des esprits qui font ce tapage, se disait-il, je vais les « raisonner. Il faudra bien qu'ils nous fichent la paix. Je ne les empêche

« pas de se reposer et de se chauffer chez moi, si ça leur plaît, mais ton-
« nerre de Dieu, qu'ils cessent leur vacarme, et surtout, qu'ils ne continuent
« pas à marcher sur nous quand nous dormons.

« — Qu'est-ce que tu as comme cela?», lui dit ma mère, en lui voyant manifester une gaieté à laquelle elle n'était plus accoutumée.

« — Ce que j'ai va te surprendre et t'étonner, répondit mon père. Je con-
« nais maintenant la cause du bruit infernal qui se fait dans notre maison
« et à présent, ça ne me fait plus peur.

« Ces bruits sont causés par des esprits, autrement dit des revenants,
« c'est-à-dire les âmes des morts.

« Il y a des revenants dans notre maison. »

Ma mère, peu rassurée par cette révélation, esquissa un signe de croix.

« — Mais tu m'avais dit que nous n'avions point d'âme, que tous ceux qui
« croyaient aux revenants étaient des imbéciles, mais alors, les curés...

« — Les curés n'y entendent rien, interrompit mon père. Il y a des reve-
« nants, j'y crois maintenant, mais il n'y a ni paradis ni enfer ; cependant,
« il paraît qu'il y a un Dieu.

« Je n'en suis pas encore bien convaincu, mais de la façon dont on me
« l'a expliqué, ça ne me semble pas stupide comme le vieux bon Dieu des
« curés.

« Ce qui est certain, c'est qu'il y a quelque chose, et que quand on est
« mort, l'esprit continue à vivre et peut se manifester aux vivants.

« Maintenant écoute-moi bien. Tu vas aller à Tours demain, tu t'adresse-
« ras dans la librairie Guillan-Verger, rue Royale, et tu demanderas les
« livres qui font parler les morts. Tu les achèteras tous. »

Ma mère n'avait d'autre volonté que celle de mon père. Le lendemain, à la première heure, elle partait pour Tours, et le soir même, mon père commençait la lecture de ces livres, impatiemment attendus, qui devaient éclairer son esprit d'une clarté nouvelle.

Il lut une partie de la nuit. Les coups faisaient rage pendant qu'il lisait ; mais ils désertèrent l'escalier et se concentrèrent exclusivement dans la table, sur laquelle mon père faisait sa lecture.

Huit jours après, il retourna voir M. Cuvier.

« — J'ai tout lu, j'ai parfaitement compris et je suis des vôtres, lui dit-il
« en l'abordant. Vous m'avez donné la clef du grand problème de notre des-
« tinée, jamais je n'oublierai le service que vous m'avez rendu. Maintenant,
« je sais à qui j'ai affaire. Quand les bruits sont trop forts, je me fâche et je
« jure, et il me semble que les esprits m'obéissent. »

M. Cuvier sourit, égayé par le récit naïf du néophyte.

« — Monsieur B..., lui dit-il, nous avons séance tous les mercredis soir.
« J'ai en ce moment deux bons médiums ; venez à nos réunions, et peut-être

« découvrirons-nous la cause des bruits étranges qui se produisent dans « votre maison. »

« — J'accepte avec plaisir votre aimable invitation, répondit mon père, « mais j'ai un fils qui est encore bien jeune ; c'est presque un enfant. Je « lui ai expliqué tout cela, il a lu tous les livres, et il comprend aussi bien « que moi. Permettrez-vous qu'il m'accompagne ?

« — Généralement, répondit M. Cuvier, on n'initie pas des enfants aussi « jeunes à des questions d'un caractère aussi sérieux, mais, puisque vous « m'affirmez, que malgré son jeune âge, c'est un petit homme, amenez-le, « et nous verrons s'il sera prudent de continuer. »

Et voilà comment, à l'âge de 12 ans, je fus admis à fréquenter un cercle spirite.

M. Cuvier présidait et interrogeait. Il résulta de la communication obtenue à propos des bruits qui se produisaient dans notre maison, que le monde invisible faisait à ce moment-là des efforts considérables pour attirer l'attention des humains sur les questions d'outre-tombe ; que les esprits s'ingéniaient un peu partout à produire des phénomènes pouvant prouver leur survivance ; que notre cas n'était pas isolé, et que le choix qui avait été fait de notre maison avait pour but d'amener mon père, et surtout moi, à l'étude des questions occultes.

Il nous fut donné l'assurance que le but étant atteint, les manifestations bruyantes cesseraient bientôt complètement.

Effectivement, les bruits allèrent en diminuant d'intensité, pour cesser complètement une quinzaine de jours après.

Ce résultat nous fut confirmé en ces termes : « Les forces imposantes « nécessaires à la production des faits extraordinaires dont vous avez été « l'objet, sont dissociées. Vous serez maintenant complètement tranquilles. »

. . . . . .

Mon père, réduit maintenant à se contenter des phénomènes obtenus dans les groupes spirites, phénomènes parmi lesquels il est souvent difficile de discerner ce qui vient de l'au-delà, de ce qu'il faut attribuer à la suggestion ou à l'auto-suggestion, en arrive parfois à regretter le tapage infernal qui faisait rage chez lui, au temps de son initiation, et qui lui a causé, ainsi qu'à ma mère, de si grandes frayeurs.

EDMOND BENOIT.

Deux faits médianimiques intéressants : Une prévision et une vision

Mme E. Bardélia, médium bien connu, qui prêta le concours de sa précieuse faculté à Ch. d'Orino (comtesse Pillet Will) pour la composition de plusieurs de ses remarquables ouvrages, nous adresse pour les lecteurs de la Revue *l'intéressante communication qui suit. Nous nous faisons un plaisir de la publier et d'offrir en même temps à son auteur nos biens sincères remerciements.*

A l'époque où se produisit la catastrophe du cuirassé *Liberté* je me trouvais en villégiature sur la Côte d'Azur.

L'avant-veille de cet épouvantable désastre, à cinq heures de l'après-midi, je prenais le thé avec une personne de mes amies devant une fenêtre largement ouverte d'où la vue s'étendait sur la Méditerranée et les frondaisons verdoyantes du cap Martin. Je ne pensais à rien qu'à jouir du soleil et de cette radieuse fin de journée, lorsque tout à coup je vis sur la mer, avec une netteté presque brutale un cuirassé immobile comme s'il était en rade. Ce cuirassé offrait cette particularité bizarre, c'est qu'il était d'un rouge vif. Ses tourelles, sa coque, le bâtiment entier en un mot, avaient revêtu une teinte écarlate qui leur donnaient un aspect étrange et quelque peu diabolique.

Très étonnée je m'efforçai de le faire voir à la personne qui était avec moi, mais celle-ci m'ayant déclaré qu'elle ne voyait absolument rien je me rendis alors compte que j'avais une vision ; puis une horrible angoisse m'étreignit le cœur et je restai persuadée qu'un cataclysme maritime était proche.

Le surlendemain matin le cuirassé *Liberté* sautait !

. . . . . .

Au commencement de l'été 1911, M. V... avec qui j'avais une séance de spiritisme obtint au moyen de l'écriture mécanique, une communication de sa mère qui l'intéressa vivement.

Pendant que ma main courait sur le papier, je vis un Esprit qui n'était pas la mère de M. V... mais bien un homme très brun dont une des particularités physiques était une grande barbe touffue et frisée.

Après la séance je redis à M. V... ce que j'avais vu et il reconnut de suite le portrait d'un de ses meilleurs amis mort il y a dix ans ; cela l'étonna d'autant plus que très ému et absorbé par la communication de sa mère il n'avait pas pensé à d'autre personne qu'elle.

Huit jours après cette expérience je me rendis pour la première fois chez M. et Mme V... qui habitent une villa aux environs de Paris. M. V... me demanda alors si je pensais pouvoir reconnaître d'après une photographie l'Esprit que je lui avais dépeint. Sur ma réponse affirmative il me désigna un petit salon

en me disant que j'y trouverais cette photographie. J'entrai *seule* dans cette pièce ; il y avait là non pas quelques photographies éparses, mais des quantités recouvrant les murs. Je cherchai un moment sans rien trouver, puis j'en vis une représentant un monsieur portant une grande barbe mais dont les traits n'offraient aucune ressemblance avec l'Esprit que j'avais vu, cela me dérouta un peu et je m'apprêtais à revenir dire à M. V... qu'il n'y avait pas de portraits ressemblant à ma vision, lorsqu'un autre groupe de photographies attira mon attention et parmi elles je retrouvais alors celle qui m'intéressait ; sans hésitation je la détachai et la portai à M. V... ; celui-ci très saisi me déclara alors que c'était bien là son ami et cette nouvelle preuve de la survivance lui fut très précieuse.

E. BARDÉLIA.

La Légende des Hohenzollern

ÉTAIT-CE UN PRÉSAGE ?

Nous lisons dans l'*Occult Review* ce fait curieux :

Les superstitieux seront peut-être disposés à voir une prophétie significative dans le curieux incident que nous relatons comme étant arrivé à la célébration du jour de Sedan, anniversaire du désastre français.

Dans la ville saxonne de Artern, une centaine d'habitants étaient prévenus de s'assembler dans le large square, dont la statue de Bismarck occupe le centre, quand soudain l'épée que le Créateur de l'Allemagne contemporaine tenait étendue à distance se détacha de la main de la statue et tomba avec fracas à terre.

La chute de l'épée fut immédiatement suivie par l'avant-bras du chancelier impérial.

Puisqu'il est question de l'Allemagne et de la politique germaine, nous pensons qu'il n'est pas superflu de citer l'histoire d'une prédiction faite par une célèbre sibylle à feu l'empereur Guillaume Ier, alors Prince Royal et qui devint le fondateur de l'empire d'Allemagne. La prophétesse en question employait certainement la méthode kabbalistique car ses déductions sont le résultat d'une manipulation de nombres.

Donc, étant consultée par le prince, elle prit une feuille de papier et écrivit dessus la date de la Révolution Prussienne (1849), plaçant ensuite les mêmes nombres dans un sens vertical sous le dernier chiffre représentant la date, elle additionna le tout et obtint comme total 1871 qui lui donnait la date de la guerre franco-allemande et du couronnement de Guillaume Ier.

Prenant de nouveau 1871, une date qui, déclarait-elle, verrait le soleil de

l'empire germanique dans tout son éclat, elle recommença à prendre cette date puis remettant les mêmes chiffres les uns sous les autres comme elle avait fait précédemment elle obtint le nombre 1888 qui, déclara-t-elle de nouveau, serait la date de la mort du consultant.

Une autre question lui ayant été posée par son impérial visiteur: « Quelle sera la durée de l'Empire germanique ? » Elle prit la dernière date, et en replaçant tous les chiffres elle obtint 1913 comme total.

L'*Occult Review* nous montre la façon simple dont le calcul a été fait:

1849	1871	1888
1	1	1
8	8	8
4	7	8
9	1	8
1871	1888	1913

Telle est la curieuse légende que se transmettent, depuis le milieu du siècle dernier, les membres de la famille impériale de Prusse.

Deux fois la prophétie s'est réalisée: c'est en 1871 que Guillaume Ier a été couronné empereur d'Allemagne et c'est en 1888 qu'il est mort. Aussi est-ce le cœur serré que certains des membres de la famille impériale voient arriver la troisième échéance dont les menaces de guerre récentes d'une part le triomphe du socialisme de l'autre, ne seraient pour eux que les prodromes inquiétants.

Cette légende est en effet curieuse et nous nous proposions de l'accompagner de quelques réflexions pour répondre aux théoriciens déterministes, qui eussent été ravis de nous l'opposer comme un exemple frappant à l'appui de leur doctrine, lorsque nous avons reçu de Mme Bardélia, le gracieux médium si dévoué à notre cause, une communication sur le Libre arbitre *qu'elle venait d'obtenir d'un éminent esprit:* le père Henri, *celui-là même qui a signé de si sages et si belles pages dans les livres de Mme Ch. d'Orino.*

On ne saurait mieux traiter la question, ainsi qu'on va le voir par cette communication que nous sommes heureux de reproduire ici.

Libre arbitre. — « Influences »

(Communication)

Au fur et à mesure que l'être humain grandit et que le sens des responsabilités se développe en lui, sa conscience se trouve de plus en plus sollicitée par deux agents dont il confond facilement les voix quoique leurs intérêts soient souvent opposés.

Ces deux agents se nomment : Libre arbitre, Influence.

Le libre arbitre peut être comparé à un exeat libérant l'âme primitive de l'animalité pour lui permettre de prendre contact avec l'humanité. C'est le signe initiatique autorisant tous les espoirs vers l'épanouissement radieux des facultés, mais comme les phases d'une évolution ne vont pas sans luttes le libre arbitre qui leur est étroitement lié prend une part active à ces luttes.

Des influences plus ou moins néfastes guettent son apparition. Elles suivent l'homme pas à pas. Attentives aux actes de celui-ci, promptes à saisir ses pensées, toujours prêtes à détruire sa volonté, elles arrivent souvent à jouer un rôle tellement important dans ses existences qu'elles aboutissent parfois au résultat de détruire en partie sa personnalité.

Nous connaisons tous pour les avoir plus ou moins éprouvés, les hésitations douloureuses, les indécisions pénibles et l'obscurantisme farouche. Ces perturbations morales sont l'œuvre d'Esprits peu évolués se faisant un plaisir de compliquer la tâche pourtant si simple d'une conscience ; il faut reconnaître toutefois que, dans bien des cas, l'être humain a une part de culpabilité dans la tentation, les mauvaises pensées créant immédiatement un pouvoir d'accès sur son propre esprit, aux entités d'un ordre inférieur.

Il nous faut compter également avec nos compagnons de captivité terrestre : tantôt c'est un ami qui, soucieux avant tout de ses propres intérêts, s'efforce de gagner notre confiance pour arriver à annihiler notre volonté propre en sa faveur ; tantôt c'est une famille qui s'oppose à la mise en pratique d'idées opposées aux siennes ; une autre fois c'est un supérieur qui pèse de toute son autorité sur son subordonné pour le contraindre à afficher les mêmes opinions que lui ; ce despotisme auquel le libre arbitre se heurte à chaque pas de la route terrestre, serait suffisamment odieux pour justifier une révolte de la part de l'homme ; mais nous ne devons pas oublier que cet homme est influençable, surtout si l'on a négligé de développer en lui ce que nous appellerons le sens du libre arbitre, arme redoutable contre les influences terrestres et les sollicitations de l'Invisible.

Dès l'instant où nous avançons que l'homme doit apprendre à savoir se

servir du libre arbitre, nous supposons une éducation de la volonté, car qu'est-ce que la liberté du soi conscient? sinon l'exercice parfait de cette volonté.

Cette éducation peut et doit être pratiquée dès l'enfance. Pour qu'elle porte bien tous ses fruits, il importe que l'éducateur se pénètre complètement de cette idée : *c'est qu'il n'est pas appelé à détruire la personnalité de son élève, mais bien au contraire à la développer.*

Nous ne voulons pas médire de la discipline, cette collaboratrice précieuse de l'éducation. Non, nous voudrions simplement qu'elle n'empiétât pas sur le domaine de la pensée. Pourquoi en effet contraindre de jeunes intelligences à partager les idées de tel professeur et cela avec le même autoritarisme appliqué dans les écoles maternelles pour ordonner aux tout petits d'avoir à croiser les bras pendant la leçon, ou de marcher en cadence pendant la récréation.

Au lieu d'imposer une opinion, il faut que l'éducateur s'applique simplement à faire ressortir de son enseignement tout ce qui est beau, utile, indispensable. Il y a chez l'enfant des élans sublimes qui, provoqués avec adresse, peuvent suffire à l'aiguiller dans la voie du bien, mais il faut laisser à ce cerveau malléable la liberté et la gloire d'aller de lui-même vers ce bien.

L'enseignement du bien doit emprunter les mêmes procédés que ceux mis en vigueur pour apprendre à l'enfant en bas âge à savoir se servir de ses jambes pour marcher. La première manifestation de l'intelligence chez cet enfant prend naissance dans le désir qu'il a de se tenir debout tout seul sans le secours d'autrui, désir qui lui vient des yeux, car c'est en voyant s'agiter autour de sa minime personne tout un monde, qu'il commence à comprendre d'instinct, la jouissance qu'il doit y avoir à marcher, courir librement. Dès qu'il est en possession de ce désir il effectue son effort. Ce sont d'abord des piétinements maladroits, des chutes lourdes suivies de pleurs, puis enfin, peu à peu, la marche branlante s'affermira, l'enfant marchera seul, il aura la liberté d'allures que son intelligence instinctive sollicitait.

Quel aura été le rôle de sa mère durant sa période d'apprentissage? Ce rôle aura été bien simple : il se sera borné à suivre pas à pas le cher petit; tant que sa démarche aura été vacillante cette mère étendra derrière lui ses deux bras grands ouverts afin de le protéger contre les chocs, puis lorsque l'enfant, malgré la vigilance dont elle l'entoure, se sera tant soit peu fait mal, elle le consolera, l'encouragera, mais elle n'a pas même à insister pour qu'il recommence son effort parce qu'elle sait très bien que son découragement ne sera que passager et que l'attraction de savoir marcher, courir, répond à un besoin naturel.

La pratique du bien deviendra également un besoin naturel si l'on sait mettre l'enfant en présence de toutes les suggestions de ce bien. Il importe

donc que l'enseignement soit essentiellement altruiste ; il ne faut parler aux enfants du mal qu'en leur faisant voir la beauté et la supériorité du bien, il faut leur apprendre à aimer celui-ci non pas seulement pour les avantages qui en découlent, mais encore par tendresse d'esthète épris simplement de beauté morale.

Cette éducation a pour résultat de rendre les volontés faibles accessibles aux seules influences du bien et elle les met en mesure également de réagir contre les suggestions d'un ordre inférieur. Enfin le point important pour l'éducateur est d'amener son élève à faire usage de son libre arbitre pour le choix du bien, choix qui le rendra en quelque sorte invulnérable contre les attaques de ses ennemies : les influences.

Le libre arbitre compte de nombreux détracteurs. D'aucuns prétendent lui opposer le déterminisme de tous les actes d'une vie.

Admettre cette théorie c'est mettre l'homme au rang d'un véritable automate mû par un ressort le contraignant à marcher, penser, agir à certains instants inexorablement fixés, c'est également lui enlever du même coup tout le mérite de ses luttes et de ses progrès.

Certes, sur cette planète infime et misérable, le libre arbitre est loin de briller de tout l'éclat lumineux qu'il projette sur d'autres mondes où se meuvent des êtres plus évolués, plus libres dans le sens grandiose du mot. Ces âmes libérées en ont terminé avec les influences redoutables, les considérations mesquines ; c'est donc en toute connaissance de cause et sans entraves qu'elles prient, progressent, agissent. La dégénérescence physique, les tares morales, — ces parasites du cerveau humain, — ont fini leur tâche néfaste et quels que soient, du reste, le résultat de leurs efforts combinés, l'engourdissement, la paralysie de la volonté ne peuvent jamais être qu'un état passager. Le libre arbitre est né viable dès qu'il est uni à une âme humaine ; s'il est contraint à sommeiller par instants, ce n'est que pour se réveiller plus vibrant ensuite ; avec sagesse il se meut, avec raison il progresse et s'il en est ainsi, c'est qu'il emprunte au principe divin un peu de son intelligence et tout de sa justice.

PÈRE HENRI.

(*Médium E. Bardélia.*)

JEUX FLORAUX DU LANGUEDOC

Concours de 1912

PRIX SÉVIGNÉ : Marguerite de Vermeil.

SUJET

« Quelles sont les sensations intimes que vous procure la nature ? »

(Décerné par la Commission d'Examen dans sa séance du 30 janvier 1912.)

Ma bien chère amie,

J'ai été charmé de recevoir votre aimable lettre qui me procure le plaisir d'apprendre que vous ne m'oubliez pas et que vous avez mis à profit les conseils que je vous ai donnés pour la direction de vos études.

Vous vous souvenez sans doute encore que nous avons traité ensemble, il y a deux ans, la question bien intéressante *de l'Idéal de l'Existence.*

Aujourd'hui, c'est un sujet non moins important et qui exerce une non moins grande influence sur la vie de l'homme, dans ce monde et sur sa destinée dans l'autre, que nous avons à débattre. *Quelles sont les sensations intimes que vous procure la nature ?* Telle est la thèse sur laquelle vous désirez avoir mon opinion et connaître mes impressions.

Avant de répondre à votre question et pour que vous puissiez en comprendre toute la portée, je crois qu'un peu de philosophie est nécessaire et n'est point hors de propos.

Je dirai donc tout d'abord que Dieu et la nature, c'est-à-dire l'univers, sont inséparables l'un de l'autre; et je pose en principe que l'Être Universel est à la fois transcendant et immanent à l'univers. Transcendant, par la conscience qu'il a de son être infini, absolu, un, indivisible, incommunicable à jamais, dans sa personnalité, dans ce qui le fait être lui-même d'une vie propre, distincte de celle de la création; — immanent, en ce qu'il demeure éternellement comme raison et cause dernière, et comme unique soutien avec l'efficace de sa force créatrice, de ses lois et de sa volonté, le mouvement et la vie de tous les êtres dans l'univers. Ainsi posée et comprise, la question se présente devant nous dans toute la plénitude de sa grandeur, avec toute la force de l'amour que le sujet nous inspire et qui en est la source vive. Or parler de la nature, c'est louer Dieu et le glorifier dans ses œuvres; dans l'infinité de ses attributs infinis, émergeant de son sein et rayonnant, et se manifestant successivement par la production indéfinie de nouvelles

existences en nombre indéfini !... L'Indéfini !... Qu'avons-nous besoin de plus pour admirer et espérer, et même pour éprouver le vertige !

O nature divine ! Sublime inspiratrice de tout art, de toute poésie, de tout sentiment élevé !... Source inépuisable, de toute beauté, consolatrice du penseur et du chercheur, si imparfaitement comprise par l'homme ! C'est surtout dans tes grandes lois que règne l'égalité !... C'est à ton école que j'ai appris à aimer, à souffrir et à prier ;... à connaître et à adorer Dieu !... C'est dans ton temple divin que la sagesse instruit le mieux ses disciples. Quand la douleur pénétrante brûle et déchire l'âme, tu viens épandre tes semences dans nos cœurs attendris par les pleurs !...

C'est dans ton harmonie, aux zéphyrs qui passent dans les airs et font frémir les feuilles, à la source qui sous l'herbe fait entendre son paisible murmure, à l'insecte qui bruit caché dans la verdure, à l'oiseau qui, le soir, chante son hymne à Dieu, dans les bois ; à l'hirondelle qui passe et vient se nicher sous ma fenêtre, au papillon aux ailes azurées, qui de son vol léger effleure les pétales des roses, à l'abeille qui butine les fleurs pour composer son miel ; à l'étoile qui brille, au torrent qui bouillonne, à l'ouragan qui mugit et à la foudre qui gronde... Oui, c'est à tes chants infinis, à ces mille voix et à ces mille soupirs qui montent de la terre, dans le silence mystérieux de la nuit et qui vont se perdre dans les éthers de l'espace, que j'ai emprunté mes inspirations les plus élevées, les accords les plus touchants de ma lyre !... C'est au bord de tes rives, ô splendide Océan, que mon âme s'est bercée au bruit harmonieux de tes vagues plaintives... Mais c'est surtout, le soir, à l'heure triste du crépuscule, quand le soleil dans toute sa splendeur illumine les cieux de ses plus beaux rayons d'or, comme pour dire un dernier adieu à la terre, avant de la quitter pour aller éclairer d'autres mondes, c'est alors que transporté d'ivresse et d'admiration, devant le spectacle grandiose qui se déroule devant mes yeux, que mes pensées montent vers l'Éternel, dans un élan d'amour et de délire pieux, et que murmurant une prière, je m'écrie :

O Seigneur, pour chanter tes louanges,
De ton concert divin donne-moi les accents !
Prête-moi les accords des célestes phalanges.
Ma voix ne rend, hélas ! que des sons impuissants !
Que sous ton feu mon âme et s'élève et s'inspire,
Pour dire à l'univers ta gloire et ta splendeur ;
Que les plus pures voix fassent vibrer ma lyre,
De ton amour divin viens embraser mon cœur !
. . . . . .

J'ai chanté près d'un berceau et pleuré sur une tombe, pour le pauvre et pour l'orphelin, comme pour ceux qui doutent et ceux qui pleurent ; et il

n'est pas une fibre de tout mon être qui ne tressaille d'émotion, devant les trésors merveilleux et infinis dont tu as comblé le genre humain.

J'avais seize ans à peine, âge d'or où le cœur,
Vierge de passions et riche d'espérance,
Voyant briller au loin le prisme du bonheur,
Jette là les hochets de la première enfance !...
Tout n'était que délice et longs enivrements ;
Le vent parfumait l'air des senteurs des prairies ;
Les oiseaux gazouillaient sur les branches fleuries,
Le ciel illuminait l'azur des lacs dormants ;
Sur le dôme des bois, les brises embaumées,
Murmuraient en passant, comme des voix aimées !...
Et j'allais écoutant ces bruits mystérieux...
Et l'aile du désir portait mon âme aux cieux ! ..
Que de rêves éclos, en ce temps d'allégresse !...
Que d'instants, pleins d'extase et d'heureux souvenirs,
Que de jours écoulés pleins d'une sainte ivresse,
Que d'élans consumés, que d'enivrants plaisirs !
Vous le savez, forêts, ruisseaux, belle nature,
Échos de la montagne, ombrages du vallon,
Zéphyrs qui gémissez, ondes au frais murmure,
Splendeurs de l'Orient, plaintes de l'Aquilon !...
. . . . . .

Oui, je t'ai connue et aimée dès ma plus tendre enfance ; et toutes les douleurs comme toutes les joies, je les ai senties et je les ai vécues ; et c'est près de toi, c'est dans ton sein aimant et tendre, ô mère de l'humanité, que je suis venu toujours apaiser mes douleurs et faire sécher mes larmes ; c'est toi qui, dans mes heures de doute et de défaillance, quand je voyais tout s'effondrer autour de moi, le passé, le présent et l'avenir, en proie au plus affreux désespoir et que je reniais tout, Dieu, les hommes et les choses, c'est toi qui as rallumé dans mon âme le flambeau de la foi, de l'amour et de l'espérance ; toi qui as été ma libératrice, et m'as arrêté sur le bord de l'abîme qui s'ouvrait sous mes pas, qui as éclairé mon horizon de soleil et de lumière !... Et c'est toi encore qui, te souvenant des liens inséparables qui nous unissent, viens maintenant, au déclin de ma vie, m'apporter le calme et la paix dans ma triste solitude ; qui me parles tout le long du chemin et en écartes les épines qui le blessent ; qui m'aides à porter jusqu'au haut de mon long calvaire, ma croix qui pèse si lourdement sur mes épaules, et qui, me prenant par la main, comme une ancienne amie, me montres dans le ciel

bleu l'étoile blanche qui rayonne, phare inextinguible et éternel qui conduit l'homme vers son idéal, le but de sa destinée future!...

Tu es mon guide, ma conseillère, ma protectrice! Sois bénie! Je te rends grâce pour tous les bienfaits que tu m'as prodigués!

Telles sont, ma chère amie, les impressions salutaires et ineffaçables qu'ont produites sur mon esprit et sur mon cœur, les charmes de l'étude de la nature; telle est aussi l'épopée de ma vie entière.

Et maintenant que je vous ai fait lire jusque dans les plus profonds replis de mon âme, je vous envoie avec mes souvenirs les plus affectueux, résumées en quelques lignes, les règles de conduite à suivre pour embellir sa vie et pour la rendre utile, suivant les préceptes de Dieu.

Pour former votre cœur, lisez dans la nature,
Aimez le ciel, les fleurs et l'étoile qui luit;
Les oiseaux dans les bois, la source au doux murmure;
Aimez les voix de l'aube et les voix de la nuit!
Car la nature, amie, est le livre suprême
Qui nous parle de Dieu, qui réfléchit les Cieux;
Qui fait que l'on est bon, qu'on pardonne et qu'on aime,
Et fait germer en nous ses fruits les plus précieux!

Prof. C. MOUTONNIER.

Lido (Venise), octobre 1911.

L'Expérimentation spirite et les Scientifiques

La conférence faite, tout récemment, au Photo-Club, par M. Paul Elsay, un spirite convaincu doublé d'un militant, a provoqué, dans le clan de nos adversaires, un émoi qui n'est pas encore calmé. Le conférencier avait choisi, pour projeter les photographies d'un ouvrage étranger qui vient de paraître, un milieu essentiellement mondain où, d'ordinaire, les questions de cette nature ne sont pas traitées. C'est sous le couvert de la photographie que notre ami avait prémédité de faire défiler, devant son auditoire, les belles matérialisations enregistrées par un docteur italien, sous le contrôle et en la présence du savant professeur Richet, et de quelques autres scientifiques, tous plus ou moins hostiles à ce qu'ils appellent « l'hypothèse spirite ».

Le premier moment de surprise passé, les auditeurs de M. Elsay, qui avaient couvert de bravos l'éloquent conférencier, se ressaisirent, papotèrent et, finalement, résolurent de faire tirer au clair cette irritante question spi-

rite qui sous des aspects divers, et avec une inlassable ténacité, dans les salons, en des articles de presse, à l'Église même, se représentait à chaque instant devant eux.

L'éternel docteur en médecine, sceptique par profession, parfois par besoin de notoriété, surgit toujours, en pareille occurrence ; il ne faillit pas à son habituelle opportunité et se présenta, pour pourfendre tous les fantômes passés et futurs, sous les traits du Dr Charpentier.

Nous ne voulons pas que l'on se méprenne sur nos sentiments à l'égard des médecins. Nous comptons, parmi eux, nombre de bons amis et connaissons, mieux que personne, la valeur intellectuelle et scientifique, ainsi que les qualités morales de la plupart d'entre eux. Mais, nous savons aussi que quelques-uns, sous le prétexte apparent de servir la Science et de montrer leur indépendance, se sont institués les négateurs systématiques des phénomènes psychiques les mieux établis, contempteurs des savants qui les ont certifiés, et les irréductibles adversaires de nos doctrines.

Cet état d'esprit qui semble, *a priori*, devoir enlever toute valeur aux recherches scientifiques de celui qui en est possédé, paraît inspirer l'attitude du Dr Charpentier. Nous nous souvenons l'avoir entendu, il y a quelques années, en une conférence contradictoire où G. Delanne et Gaston Méry s'étaient donné rendez-vous, émettre, en matière de contrôle de nos phénomènes, une série de prétentions qui, admises, eussent rendu dangereuse, pour la vie du médium, toute production de matérialisation.

Quoi qu'il en soit, M. Charpentier publia dans le *Matin* un défi que M. Fernand Girod a eu la bonté de relever et qui, à l'heure où paraîtront ces lignes, aura sans doute reçu sa sanction.

Quel que soit le résultat de l'expérience tentée, quel avantage, spirites mes frères, croyez-vous que le spiritisme en retirera ? Auriez-vous la folle audace de supposer que vous aurez désarmé, ou convaincu, les contradicteurs, même en admettant une démonstration péremptoire ?

L'exemple des expérimentations, conduites et décrites par W. Crookes, contestées ou dénaturées par nos si loyaux adversaires, ne nous a-t-il rien appris ? Vous faudra-t-il de nouvelles palinodies pour être fixés sur la valeur à attacher aux attestations des « Scientifiques » en général et de ceux, en particulier, qui avec le parti pris évident d'en dénier l'existence ou, tout au moins, d'en travestir la cause, étudient nos phénomènes.

Lisez les articles du Dr Richet déclarant « absurdes » les croyances spirites, et ce, après avoir écrit *Les Matérialisations de la Villa Carmen*, et contrôlé et affirmé l'authenticité des photographies projetées par notre ami Elsay. Songez à la mentalité-type de ce savant notoire qui, malgré l'abondance de preuves dont il a, plus que tout autre, été favorisé par l'Au-delà, attribue à l'existence des formes qu'il a dépeintes, qui lui ont parlé et sur

lesquelles il s'est livré à des expériences, une origine idéoplastique ; autrement dit, production concrétée de l'imagination du médium !

Et après cela, et tant d'autres que je passe, vous attendez, bonnes gens, quelque bien pour notre cause de son contact avec les hommes de la science officielle !

C'est en cela, amis, que je suis du même avis que ces importants personnages : votre crédulité est véritablement déconcertante !

La Science officielle viendra à nous par la force des circonstances ; lorsque les faits spirites seront devenus patents pour tous, qu'elle ne pourra plus, raisonnablement, les ignorer, elle les cataloguera, les baptisera de beaux noms gréco-français et en revendiquera modestement la découverte. Et, lors de ces événements, il se trouvera encore une masse compacte de thuriféraires qui chanteront les louanges de la Science infaillible et sacrée !

C'est dans l'ordre des choses et rien n'en empêchera la marche immuable !

Pour en revenir à l'expérience Girod-Charpentier, que prouvera-t-elle, en cas de réussite, qui n'ait été surabondamment démontré par les W. Crookes les Dr Gibier et tant d'autres ? En cas d'échec, quelles railleries nouvelles, quelles apostrophes indignées qui n'aient déjà frappé nos oreilles, entendrons-nous ? Si, dans un sens ou un autre, cette aventure ne nous procure rien qui nous serve, à quoi bon ?

Je sais bien qu'on prouve le mouvement en marchant et que la discussion d'un fait, d'une philosophie, d'une croyance, établit, souvent même révèle son existence ; mais encore faut-il que les arguments pour et contre qui sont échangés puissent parvenir également jusqu'au public qu'on cherche, de part et d'autre, à éclairer.

Sommes-nous, à cet égard, en mesure de faire entendre notre voix aussi haut que nos adversaires ? Dans la négative, notre infériorité ne constitue-t-elle pas, pour la cause que nous défendons, un danger que nous devons chercher à écarter ?

Nous essaierons, en une nouvelle causerie, d'examiner quelques côtés de cette question : elle vaut la peine d'être étudiée.

H. ROUSSEAU.

Anniversaire d'Allan Kardec

Le 43e anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec sera célébré, le dimanche 31 mars, à 2 h. 1/2, au cimetière du Père-Lachaise.

Réunion autour du dolmen du Maître.

MM. Royer et le général Fix prendront la parole au nom de la Société Française d'étude des phénomènes psychiques.

Le soir, à 6 h. 1/2, un banquet fraternel, au prix modique de 3 fr. 50 par personne, aura lieu dans les salons du restaurant Perdriat, 279, rue des Pyrénées, sous la présidence de M. G. Delanne.

Adresser les demandes de cartes pour ce banquet, lequel sera suivi d'une soirée dansante, à M. F. Drubay, trésorier, 92, boulevard Richard-Lenoir.

La liste de souscription sera close le jeudi 28 mars.

Le restaurant Perdriat, 279, rue des Pyrénées, est situé tout près de la Mairie du XXe arrondissement, place Gambetta, derrière le cimetière du Père-Lachaise.

Moyens de communication : Métropolitain (station Gambetta). — Tramways : Cours de Vincennes-Saint-Augustin ; Lilas-Opéra ; Bagnolet-Opéra ; Romainville-Place de la République. — Omnibus : Ménilmontant-Gare Montparnasse.

LE TRENTE ET UN MARS

Cette date, anniversaire du départ dans l'au-delà de notre Maître aimé, Allan Kardec, est, pour tous ses disciples, un jour de fête ; aussi dans tous les groupes ou sociétés spirites, chacun doit-il s'ingénier à la célébrer de son mieux et à lui donner tout l'éclat qu'elle mérite.

Dans le but de faire connaître à tous, sous son vrai jour, ce que fut le fondateur du Spiritisme philosophique, et de venger sa mémoire des mensonges, des calomnies et des insinuations perfides, sous lesquels des adversaires sans scrupules avaient espéré pouvoir l'étouffer ; j'ai, en 1895, publié une courte biographie d'Allan Kardec. Dans ce travail, repris depuis, et complété, avec des documents nouveaux puisés aux sources les plus sûres, j'ai voulu par de nombreux emprunts faits à ses ouvrages, que le Maître, lui-même, se montre tel qu'il fut toujours ; bon, loyal, généreux, chercheur, prudent et sagace, épris d'idéal, de progrès et d'amour de la vérité.

Faire connaître, à tous, ce qu'était Allan Kardec et la mission lumineuse qu'il est venu remplir, est, je crois, la meilleure façon d'honorer sa mémoire et de lui prouver notre reconnaissance. Répandre le plus possible, autour de nous, sa consolante doctrine me semble le moyen le plus efficace de continuer son œuvre, et de lui témoigner notre sincère fidélité aux principes qu'il a établis. C'est dans ce but que *je mets gratuitement à la disposition des deux cents premiers chefs de groupe ou présidents de sociétés spirites qui voudront bien m'en faire la demande*, en me donnant leur adresse et celle du lieu de

leurs réunions, un exemplaire de la dernière édition de la Biographie d'Allan Kardec (Plaquette in-8 de 120 pages), à la seule condition qu'ils veuillent bien joindre à leur demande deux timbres de dix centimes pour frais d'envoi par la poste.

Fait ce que peut, fait ce que doit, advienne que pourra.

HENRI SAUSSE.

Adresser les demandes à M.H. Sausse, 8, rue Rabelais, Lyon.

Gœthe psychologue et spirite

« Faust ». Les Esprits. L'Au-Delà. La Vie future. L'Éternel devenir. Les Sciences occultes.

C'est avec raison que l'histoire impartiale a considéré Gœthe comme un des plus grands écrivains de l'Allemagne. Poète, savant, homme d'État, il a embrassé tout l'ensemble des connaissances humaines.

Comme psychologue, il se montre, dans ses œuvres multiples, franchement spiritualiste, mais plus métaphysicien que physiologiste. En lisant attentivement son drame de *Faust*, on voit que, déjà à la fin du XVIII[e] siècle, on avait l'intuition des idées spiritualistes modernes, mais on ne connaissait pas les phénomènes du spiritisme expérimental.

C'est vers l'année 1765 que Gœthe commença, sous l'influence de M[lle] de Klettenberg, à s'adonner aux pratiques d'un mysticisme allié à celles des sciences physiques et naturelles, — pratiques qu'on retrouve, pour ainsi dire, à chaque page de son poème.

Le *Faust* de Gœthe n'est pas tel que les adaptations françaises nous l'ont présenté. C'est un *Faust* réel, comme il a été conçu par le grand poète tragique, ayant pour origine un thaumaturge célèbre du XV[e] siècle, Jean Faust, magicien et nécromancien, devenu légendairement un héros d'aventures merveilleuses.

Gœthe a fait de celui-ci la double incarnation du vieux savant à la recherche de l'Absolue vérité, qui toujours paraît lui échapper, laissant stériles ses efforts, — et de l'homme avide, même dans sa vieillesse, de toutes les voluptés humaines.

Longtemps, il y a eu lutte entre le scepticisme doctoral de Faust et les affirmations de sa conscience, mais finalement il cède aux séductions, et vend son âme à l'infernal tentateur, qui régnait en maître à son époque.

Dans son œuvre philosophique, Gœthe a pu, dans certains passages, mani-

fester ses sentiments personnels, ses désillusions, ses aspirations, ses convictions, non pas comme on l'a dit sous la forme d'une doctrine panthéiste, mais avec un idéalisme auquel il donnait la réalité de la vie.

En dramatisant la légende, il a su lui imprimer une existence propre par des aperçus profonds sur le savoir humain, allant jusqu'à l'intuition des phénomènes psychiques, inspirée peut-être par la connaissance des aphorismes du Maxwell du XVIIe siècle. Dans tous les cas, il fut aussi un précurseur.

. . . . . .

Abordons maintenant l'analyse des principaux chapitres du poème.

***

La Dédicace est une belle et radieuse envolée poétique dans laquelle Gœthe manifeste déjà ses convictions spiritualistes :

> Vous vous approchez de nouveau, formes flottantes,
> Qui jadis apparûtes à mon âme troublée,
> . . . . . .
> Et repris d'un désir longtemps éteint, je suis entraîné
> Vers ce silencieux et grave royaume des Esprits (1).

***

Dans le *Prologue sur le théâtre*, le poète affirme son aversion pour le vulgaire vivant terre-à-terre avec ses appétits matériels, réminiscence de l'*Odi profanum vulgus* d'Horace, car il entend toujours rester un aristocrate de l'intelligence.

***

Nous retrouvons dans le *Prologue dans le Ciel* la même imagination objectivée vers le mysticisme, mais descendant quelquefois de l'empyrée dans les régions où l'on ne perçoit plus la musique céleste ni l'harmonie des sphères de Pythagore... On entend alors le Seigneur dire à Méphistophélès :

> Jouissez des vivantes et riches beautés !
> Que le *Devenir* qui éternellement agit et vit
> Vous enlace dans les doux liens de l'amour.

L'éternel *Devenir* revient souvent sous la plume de Gœthe, comme un reflet de la philosophie hégélienne, évolution perpétuelle de génération et de mort.

***

La Première partie de la tragédie, La Nuit, nous montre Faust se livrant

(1) Toutes les citations sont empruntées à la traduction littérale de S. Paquelin.

à un monologue, comme en font les doctes philosophes, quand vient l'âge des désillusions. Il faut se le représenter dans une étroite chambre gothique aux voussures élevées, au milieu de la nuit profonde, scandant des vers dans lesquels il semble se résigner au néantisme de la vie, déplorant ne pouvoir posséder la vérité. C'est la raison pour laquelle il en arrive à avouer ses tendances aux sciences occultes :

> Je me suis donc adonné à la magie
> Pour voir si, par la force et la voix de l'Esprit,
> Maints Mystères ne me seraient pas révélés.

Il voudrait, ajoute-t-il,

> Contempler dans leur ensemble les forces créatrices et les germes,
> Et n'être plus obligé de faire *commerce de mots*.

C'est cependant la destinée de presque tous les hommes de n'avoir à faire que *commerce de mots*. En dehors des faits, toutes nos doctrines scientifiques philosophiques et autres ne sont-elles pas *commerce de mots* ; et cela peut s'adresser principalement à ceux qui veulent voiler leur ignorance derrière l'écran, où sont écrits ces mots vides de sens : positivisme, naturalisme, réalisme, sensualisme, matérialisme, c'est-à-dire néantisme, sous des mots différents.

Mais Faust ne va pas encore jusque-là. Tournant ses yeux vers le ciel, fixant Phébé immobile au-dessus de ses livres et de ses papiers, il en revient à répéter ces paroles empreintes du plus pur lyrisme :

> Que ne puis-je, sur la cime des monts,
> Passer en ta chère lumière,
> Planer avec les Esprits dans les antres de la montagne,
> Dans ton crépuscule errer sur les prairies,
> Que ne puis-je délivré de l'épaisse fumée de la science,
> Me baigner en pleine santé dans ta rosée !

Quelle antithèse entre ces aspirations vers l'idéal et tout ce qui l'entoure effectivement : livres, papiers enfumés, squelettes, bocaux, appareils alchimiques...

Alors, tenté de fuir cette chambre qu'il considère comme un cachot, pour la vaste campagne, il commence à comprendre comment un *Esprit parle à un autre Esprit*. Et il s'exprime ainsi :

> A côté de moi, vous planez, vous, Esprits,
> Répondez-moi, si vous m'entendez !
> . . . . . .
> Aujourd'hui seulement je comprends la parole du Sage :

Le monde des Esprits n'est pas fermé.
Ton sens est obtus, ton cœur est mort.
Debout, Docteur, sans te lasser, baigne
Ton cœur terrestre dans la rouge aurore.

Et cependant le fatal désespoir revient s'emparer de son esprit. Dans la lutte, il s'autosuggestionne devant certaine liqueur brune, poison libérateur sur lequel ses regards viennent s'arrêter. En toi, lui dit-il,

J'honore l'esprit et l'art de l'homme,
Ensemble des divins sucs du sommeil,
Extrait de toutes les forces subtiles qui donnent la mort.

C'est dans la coupe de pur cristal, legs de ses pères, que jadis on vidait à la ronde avec de joyeux convives qu'il va verser le mortel électuaire. Mais au moment où il va approcher la coupe de ses lèvres, les cloches retentissent joyeusement et annoncent la fête de la Résurrection. Elles accompagnent le *chœur des anges*. C'est alors le souvenir de son enfance heureuse, qui vient poétiquement impressionner son esprit... Cette scène est géniale, par la profondeur des idées et le charme qu'elle exerce sur le cœur.

*
* *

Dans le tableau suivant, *Devant la porte de la Ville*, nous voyons Faust médecin, au milieu du peuple qui acclame en lui la science qui a sauvé tant de pauvres malades d'une terrible épidémie. Mais il refuse toutes les preuves de reconnaissance qu'on lui offre, parce qu'il doute de sa science, et qu'il ne peut s'arracher à son scepticisme.

Je regrette de ne pouvoir citer *in extenso* cette scène admirable dans laquelle Faust aspire à la *vie future*, qu'il entrevoit pleine de grandeurs poétiques. Les joies de l'étude, dans le silence du cabinet de travail, ne lui disent plus rien ; la vie spirituelle seule le préoccupe. Hélas, dit-il,

Deux âmes habitent dans mon sein,
S'efforçant l'une l'autre de se séparer ;
L'une, dans un âpre amour de la vie, se tient
Au monde, par ses organes cramponnée ;
L'autre s'élève impérieusement de la poussière
Vers les champs de nos très hauts aïeux.
Oh ! s'il est dans l'air des Esprits
Qui, entre ciel et terre, se meuvent en souverains,
Descendez de vos nuages d'or,
Et emmenez-moi dans une vie nouvelle.

Sa croyance au monde de l'au-delà est complète et tellement absolue qu'il

termine en affirmant qu'il ne changerait pas pour un manteau de roi le manteau magique qui le transporterait au monde des Esprits...

*
* *

Dans les deux chapitres qui suivent, *Cabinet d'étude*, où en certains passages la poésie coule à pleins bords, on assiste à une scène de sorcellerie moyenâgeuse, dans laquelle Méphistophélès formule ses propositions en ces termes :

> Je me consacrerai à ton service,
> Sur un signe de toi j'agirai sans trêve ni repos.
> Quand nous nous retrouverons dans l'Au-Delà,
> Tu me rendras la pareille.

Mais à ce moment, Faust ne s'inquiète pas de l'au-delà. Sa conviction est faite. Il fait entendre ses malédictions pour les plaisirs terrestres, pour les satisfactions des sens, pour l'amour, le pouvoir, la fortune, l'espérance et la foi. Et la mort seule a pour lui un consolant attrait.

. . . . . .

La séduction finit cependant par la conclusion du pacte infernal. Faust, guéri de la soif du savoir, se voue au délire des sens, aux passions ardentes, à toutes les voluptés, s'il peut retrouver une nouvelle jeunesse.

*
* *

La Taverne d'Auerbach à Leipsig. — C'est là que Méphistophélès le mène d'abord. En voici la raison :

> Il faut qu'avant toute chose,
> Je te conduise dans une joyeuse société,
> Afin que tu voies combien il est facile de vivre ;
> Pour le peuple, ici, chaque jour est une fête.

Or, en réalité, dans ce triste lieu, ils ne peuvent qu'assister aux alcooliques beuveries et aux propos grossiers d'étudiants allemands. Heureusement que Méphistophélès a la bonne idée d'y mettre fin, en donnant à ceux-ci les plus ridicules hallucinations.

*
* *

La Cuisine de la Sorcière. — La description qu'en donne Gœthe fait songer aux herbes malfaisantes de Médée, aux propriétés magiques des philtres des sorcières des Esquilies (1); et c'est avec des ingrédients de cette nature

(1) Gœthe devait connaître certainement le contenu des chaudières sabbatiques des

que sera préparé le breuvage, qui doit rendre à Faust la jeunesse qu'il désire, mais qui fatalement le conduira à la *Nuit de Valpurgis* et au *Cachot de Marguerite*...

Nous arrêterons ici notre étude de l'œuvre de Gœthe. Nous en savons assez pour comprendre que le grand poète de l'Allemagne était un sensitif, un sujet ayant le don de la médiumnité, un spiritualiste, comme en général tous les poètes et les artistes épris d'idéal, ayant l'intuition de l'au-delà. Et parmi ceux-ci, nous ne pouvons oublier les V. Hugo, les Lamartine, les Musset, pour ne citer que les plus célèbres de nos contemporains.

Par contre, c'est à une conclusion contraire que nous devons nous résoudre, au sujet des représentants de la biologie, anatomistes et physiologistes officiels, presque tous, en France, convaincus de matérialisme.

Dr EDM. DUPOUY.

Le Spiritisme et ses Détracteurs

RÉPONSE A Mgr L'ÉVÊQUE DE NANCY (1)

Depuis quelque temps, la presse, une certaine presse du moins, publie contre le spiritisme et les spirites, des articles tendancieux, quelques-uns même méchants et stupides qui indiquent tout ensemble l'ignorance et la mauvaise foi.

Quelque malheureux s'est-il rendu coupable d'escroquerie, de supercherie, etc., c'était un spirite !

Celui-ci est-il assassin, satyre, ou bien celui-là s'est-il suicidé ? C'était un des fervents de la table tournante, un habitué, un familier des groupes spirites.

Que n'a-t-on pas dit récemment à propos du suicide retentissant de ce malheureux Fouquet, de Laval ! Journaux locaux, journaux de Paris ont profité de ce scandale pour livrer un assaut au spiritisme sous prétexte qu'on avait trouvé parmi les livres de Fouquet quelques volumes d'Allan Kardec. Le *Gaulois* lui-même, le *Gaulois*, sortant de sa correction et de son modérantisme habituels, a publié à cette occasion un article diffamatoire de nature à faire passer les spirites pour des malfaiteurs publics. On accusa les groupes spirites de Laval (qu'il ne fréquenta jamais d'ailleurs) d'avoir détraqué

démonolâtres du moyen âge, dont ils donnaient la formule aux procureurs et aux membres de l'Inquisition. (*Psychologie morbide.*) C'était encore une cuisine de sorcière.

(1) En vente à notre librairie, sous la forme d'une brochure in-32, prix : 0 fr. 10.

le cerveau de cet infortuné qui éclata, on le sait, à l'occasion d'une disgrâce qui brisait sa carrière, et de ce qu'on a trouvé dans sa bibliothèque un ou deux volumes spiritistes, on en conclut que c'étaient précisément ces lectures qui l'avaient conduit au suicide. Voilà la logique, voilà l'équité de nos adversaires !

Comme si, de ce que l'on trouvait dans ma bibliothèque un traité de bridge on en concluait que je suis un joueur, bien que je n'aie jamais touché une carte de ma vie !

Dans cette bibliothèque de Fouquet, il y avait aussi une Bible, un Évangile et les catéchismes de ses enfants ; mais, comme bien vous pensez, on ne parla point de ces livres-là.

D'où vient ce mot d'ordre dicté visiblement contre nous? De l'Église d'abord.

Un prélat d'avant-garde, M. Turinaz, évêque de Nancy, a publié une note relative au spiritisme dans laquelle il dit entre autres choses : « Une grande « partie des doctrines du spiritisme sont opposées à la foi ; quelques-unes « sont formellement condamnées par l'Église ; toutes sont dangereuses. »

Le prélat ajoute qu'il n'a pas l'intention de traiter, pour le moment, plus longuement cette question ; il sent bien qu'il n'y est pas suffisamment préparé. Le cardinal archevêque de Lyon, il y a quelques mois, publia également une note contre le spiritisme ; mais ces documents laconiques, incomplets, prouvent que les docteurs de l'Église n'ont pas une notion bien nette de la doctrine scientifique du spiritisme expérimental, puisqu'ils se contentent de rééditer contre lui quelques vieilles condamnations formulées par des conciles provinciaux ou par les congrégations romaines, il y a environ cinquante ans.

Depuis un demi-siècle, les idées, les sciences, les esprits ont marché. A cette date, on en était encore aux débuts imprécis et timides : quelques coups frappés, quelques phénomènes de lévitation, des tables tournantes, etc., etc.

Aujourd'hui, le spiritisme est entré de plain-pied dans le domaine de la science expérimentale. Il a ses instituts psychiques reconnus d'utilité publique ; les plus illustres savants des deux mondes sont des spirites convaincus, avérés; devant les noms de W. Crookes, de W. James, de Lodge, de Rochas, de Maxwell, de Myers, de Lombroso, le monde scientifique s'incline. Condamner en bloc, sans distinctions préalables, le spiritisme expérimental serait donc aussi téméraire que de condamner la chimie parce que les premiers pionniers de cette science s'appelaient alchimistes et cherchaient la pierre philosophale, ou encore l'astronomie, parce que les ancêtres de cette science étaient des astrologues.

La chimie et l'astronomie sont deux filles sages nées de deux mères folles ; on voit cela encore tous les jours. Quoi d'étonnant si le spiritisme, lui aussi, est sorti de certaines expériences d'apparence enfantines ? Les gran-

des choses, ici-bas, ont de petits commencements. D'une table qui tourne, d'un objet qui s'agite seul, d'un phénomène de lévitation est issue cette science neuve qui est appelée à révolutionner le monde : la psycho-physique ! L'Église fera donc bien d'y regarder à deux fois avant de lancer ses anathèmes contre le spiritisme scientifique, sous peine de voir le trait se retourner contre elle et les journaux soi-disant « bien pensants », comme le *Gaulois* et quelques autres, feraient bien, eux aussi, dans l'intérêt de leur réputation et de leur clientèle, de ne pas se montrer si agressifs contre d'honnêtes gens, contre de bons et loyaux ouvriers de la vérité qui cherchent seulement à apporter leur modeste contribution à l'édifice intellectuel de l'avenir. S'il est une institution qui a besoin de l'indulgence universelle et de l'amnistie du passé, c'est bien, sans contredit, l'Église catholique. Qu'elle veuille bien s'en souvenir et garder sur certaines questions un silence prudent ; sur celle du spiritisme en particulier. Quand M. l'évêque de Nancy avance dans sa note « que les pratiques du spiritisme troublent l'imagination, frappent les esprits, exaltent la sensibilité nerveuse et produisent une surexcitation déplorable qui mène parfois à la folie » nous lui répondons d'abord qu'il ne nous apprend rien. Nous autres, spirites, sommes les premiers à signaler les dangers que peuvent présenter ces pratiques, mais aussi à indiquer les remèdes qui doivent arrêter le mal. Relisons le chapitre remarquable de Léon Denis intitulé : Des dangers de la médiumnité (1), on verra que tout y est clairement, loyalement exposé. Les spirites qui font la nuit dans leurs séances, ne la font pas dans leur conscience ; ils ont la loyauté de tout dire, de ne rien cacher. Mais nous dirons en outre à M. l'évêque de Nancy que le spiritisme n'a pas le monopole exclusif des troubles nerveux et des surexcitations déplorables. Nous pourrions citer plus d'un cas de folie religieuse, d'hystérie mystique qui ont causé de retentissants scandales. Pour n'en citer qu'un seul, parmi les plus récents, lorsqu'il y a quelques années, une dévote, une habituée de la confession et de la communion fréquentes, assassina dans des conditions effroyables de lucidité et de préméditation, le savant et pieux abbé de Broglie, l'une des gloires du clergé de France, nous est-il jamais venu à l'idée, à nous spirites, d'exploiter contre l'Église un pareil forfait ?

Non. Nous sommes plus logiques, plus équitables que cela. Nous savons que l'homme abuse de tout ici-bas, même de choses les plus sacrées. Le spiritisme a ses fraudeurs et ses exaltés comme la science a ses charlatans, comme la religion a ses imposteurs ; mais que l'on use donc vis-à-vis de nous des mêmes procédés de modération et de justice dont nous nous servons pour les autres. C'est tout ce que nous demandons.

« Il a été démontré, dit la note de l'Evêque de Nancy, qu'un grand nom-

(1) *Dans l'Invisible* (spiritisme et médiumnité), 1 vol. Librairie Leymarie, Paris.

« bre des effets du spiritisme qui paraissent merveilleux ont été naturelle-« ment expliqués, et que beaucoup d'autres le seront encore. »

Nous l'espérons bien. Nous n'avons pas, comme l'Eglise, la prétention de maintenir éternellement la notion du mystère et du miracle. Nous savons parfaitement que le miracle n'est qu'un phénomène encore inexpliqué et pour nous *l'inconnu* n'est pas *l'inconnaissable.*

Mais nous pouvons rétorquer l'argument à l'Eglise. La science explique progressivement bien des faits réputés *surnaturels* sur lesquels l'Eglise s'appuyait pour étayer l'édifice de sa domination intellectuelle. Les plaies d'Egypte sont aujourd'hui naturellement expliquées; la plupart des miracles, des guérisons de Jésus relèvent maintenant du domaine de la science expérimentale et combien d'états merveilleux de la théologie mystique, de faits de la vie des saints relèvent, maintenant, de la psycho-physique pure !

Quant aux supercheries auxquelles l'éminent prélat fait allusion, nous avons été les premiers à les démasquer solennellement, au risque de contrister certains admirateurs aveugles et de mécontenter nos meilleurs amis: « Amicus Plato, sed magis amica Veritas. »

Une grande partie des doctrines du spiritisme sont opposées à la foi catholique, nous dit-on ; à la théologie peut-être, à la révélation chrétienne, non. Nous enseignons l'existence d'un Dieu personnel, d'une âme immortelle, d'une vie éternelle, de la liberté, de la responsabilité, du mérité, de la rémunération des châtiments, autant de vérités essentielles communes à tous les spiritualistes, c'est-à-dire à tous les chrétiens.

Mais vous niez l'Enfer ! ajoute-t-on. Non, nous ne le nions pas, nous l'expliquons. Notre enfer, à nous, spirites, est plus réel, plus évident que celui des catholiques qui n'est, après tout, que puéril et enfantin. Le nôtre est logique, raisonnable, nous allions dire scientifique ! C'est l'expiation par la régression. Le mal étant la diminution de l'être, l'expiation dans l'Au-delà est complétée par la nécessité des renaissances, la redescente de l'âme dans la chair, l'engrenage des vies obscures et douloureuses pour se racheter, se purifier et, plus tard, remonter et progresser vers la lumière, le bonheur, la vie divine. Où donc est notre erreur ? En cette notion des réparations dans l'Au-delà, ne nous rencontrons-nous pas avec les deux plus grands Génies catholiques : Le Dante et Thomas d'Aquin ?

Quant à la notion de l'Enfer telle que l'enseignent les catéchismes et que la prêchaient encore les missionnaires de 1830, nous la repoussons comme enfantine, ridicule, odieuse. Philosophiquement, c'est une réminiscence du vieux dualisme manichéen; historiquement, c'est une contrefaçon du sabbat des sorciers du moyen-âge. L'Eglise intelligente l'a d'ailleurs si bien compris qu'elle laisse aujourd'hui imprimer et enseigner dans certains livres, la théorie de la mitigation des peines de l'Enfer, qui est un acheminement vers

la doctrine des expiations progressives. Que si, par hasard, M. l'évêque de Nancy voulait maintenir l'antique notion de l'enfer et des diableries, nous nous permettrions de lui mettre sous les yeux quelques pages d'un livre de « bonne foy » écrit d'après des documents incontestables et qui intéressent d'autant plus l'éminent prélat que les scènes de ce livre se déroulent précisément dans la circonscription des Trois Evêchés et aux alentours.

Pour qu'on ne nous accuse point de « mauvais esprit » nous empruntons ces pages douloureuses à l'éminent académicien lorrain, Emile Gebhard dans son livre intitulé : *Les Jardins de l'Histoire*, pages 224 et suivantes. Cet écrivain ne saurait être suspecté d'hostilité envers l'Eglise.

L'auteur, analysant le livre de M. Albert Denis, sur les procès *de sorcellerie à Toul aux XVIe et XVIIe siècles* nous raconte les détails de ces épouvantables procédures. La magistrature de l'époque, imbue du préjugé satanique, faisait d'un bout de l'an à l'autre la chasse au démon. Les juges de Toul au nombre de six étaient nommés par leurs concitoyens et agréés par l'évêque ; on leur donnait 30 francs d'honoraires pour leur odieuse besogne.

Ils nommaient quinze « enquerreurs » qui flairaient partout l'odeur de Satan. Parmi eux, se trouvaient de pieux tertiaires de Saint-François, qui se vantaient d'avoir brûlé, à eux seuls, 45 personnes en peu d'années.

Ecoutons maintenant cette page sinistre que nous allons citer textuellement :

« Quand le sorcier ou la sorcière avait langui vingt-cinq jours dans un « trou empesté au bas d'une des tours de la ville, on le traînait aux justi- « ciers et on l'interrogeait. Parfois saisi de peur, il avouait sur le champ : « j'ai été au sabbat ! J'ai reçu des poudres du diable... s'il niait, on appelait « les témoins, s'il persistait, on appliquait la torture. D'abord, on le soumet- « tait à un jeûne rigoureux afin d'épuiser ses forces d'avance, puis on le « rasait du haut en bas du corps afin de chercher la « marque du diable ». « Une lentille, un grain de beauté, quelque point de chair ou de muscle qui « ne saignait pas à la piqûre des aiguilles valait un arrêt de mort. Enfin « le tortionnaire remplissait son office.

« Une petite presse en fer nommée « Grésillons » écrasait les pouces ou « les orteils jusqu'à la racine de l'ongle, puis venait l'échelle. L'accusé était « étendu sur une échelle horizontale, agrafé aux pieds et aux mains par de « bonnes cordes. Un tourniquet manœuvrait et le misérable soulevé, rigide, « détraqué ne touchait plus à l'échelle que par les points d'attache. Parfois « on glissait sous le corps nu de la victime un bois prismatique à trois arê- « tes tranchantes. On faisait tomber de haut, goutte à goutte, de l'eau froide « sur le creux de l'estomac ; on relâchait brusquement et l'on resserrait le « tourniquet ; le squelette craquait et se désarticulait. Les « Tortillons » « achevaient la cérémonie et parfois aussi les héros de la fête. C'était une « variante du supplice de l'échelle. Le sorcier était ficelé sur l'échelle par

« des tours de corde que l'on tordait ensuite au moyen de bâtonnets; la « corde entrait dans la chair à chaque rotation, et, le lendemain, l'horrible « épreuve en trois actes recommençait. Dans le martyrologe Toulois se « trouvent deux femmes et quatre hommes qui eurent la force de résister « jusqu'au bout sans rien avouer.

« En 1630, François l'Hermite, qui avait malheureusement une tache noire « entre les épaules, ne put supporter le tourniquet : il confessa qu'un jour, « au bois, un ours noir lui avait conseillé d'être un homme de bien, qu'il « était vraiment sorcier et qu'en ce moment même, le diable le regardait du « haut de la tour voisine. Le Tribunal frémit d'horreur et n'osa lever les « yeux vers la tour: le procureur général prit ses conclusions et l'Hermite « fut étranglé, puis *brûlé très proprement.* »

« Quels étaient donc les corps de délit visés et punis par cette abomina- « ble justice? Rien de plus simple: avoir donné à quelque voisin un conseil « de médecine ou une drogue, même si le conseil ou la drogue l'a guéri ; « avoir eu une querelle avec un citoyen de Toul et qu'ensuite ce citoyen se « soit trouvé affligé d'un mal mystérieux; être dénoncé par un sorcier « gré- « sillonné » ou « tortillonné » au cours de son supplice; avoir été aperçu, « une baguette à la main, près d'un ruisseau ou d'un étang la veille ou à « l'heure même d'un orage mêlé de grêle pernicieuse aux vignes de Messieurs « les Bourgeois de Toul ; être rencontré, la nuit, en un lieu désert et mal « famé; ne pas vivre comme tout le monde ; avoir la misère triste, et peiner « dans la solitude ; avoir, enfin, pour ennemi, quelque imbécile dont les « poules ou les cochons ont été enlevés de ce monde par une inexplicable « colique; tel est le fond de tous ces procès. »

Nous pourrions multiplier ces citations lamentables ; voilà ce que l'Eglise a produit dans le monde avec sa théologie du diable et son dogme de l'Enfer ! Et l'on oserait aujourd'hui nous blâmer de combattre cette doctrine impie, ce dogme criminel qui a rempli de feu et de sang plusieurs siècles de l'histoire humaine, créé l'Inquisition et allumé le bûcher de Jeanne d'Arc, ce Calvaire rouge de la France ! Et que l'on ne vienne pas dire que les vrais Théologiens de la vraie Eglise catholique n'y étaient pour rien; qu'ils ont toujours protesté contre ces superstitions nées de l'ignorance populaire, etc., etc...

Ces distinctions subtiles, ces réticences prudentes ne prennent plus. Les documents citent des noms célèbres. Le grave et docte Dom Calmet, l'une des lumières de l'Église, ne craint pas d'avancer que le diable est entré en Lorraine avec les armées allemandes, en 1505, et que depuis ce moment-là les Lorrains l'ont adoré !

L'Église avait tellement terrorisé le monde par l'idée satanique que les plus grands esprits payèrent inconsciemment leur tribut à cette folie mysti-

que et mystificatrice. L'éminent légiste Bodin, d'Angers, affirmait que, vers la fin du XVIe siècle, dix-huit cent mille sorciers existaient en Europe et il souhaitait de les voir brûler d'un seul coup. Tout le monde connaît les prétendues apparitions de Satan à Luther. Le grand réformateur demeura, malgré sa révolte, moine et théologien ; il garda l'empreinte de son éducation première et ne put jamais se défaire de cette obsession satanique qui empoisonna toute sa vie et mêla je ne sais quoi de grotesque et de ridicule à son œuvre grandiose d'émancipation.

Les évêques, eux-mêmes, ne furent point épargnés. Certains prélats faillirent être victimes des préjugés de leur époque. Le procès de Guichard, évêque de Troyes (1308-1318) fut le scandale du moyen âge. Quand il était prieur de Saint-Ayoul, se trouvant seul avec un petit moine, comme il enlevait son capuchon et le lui remettait, des démons en foule sortirent de la capuce et de ses cheveux, sous forme de cendres. Une autre fois on le vit portant comme un cercle de cendre ardente autour de la tête, et c'est sur ces niaiseries et quelques autres encore qu'il fut dénoncé à l'Inquisition, accusé de satanisme, traîné dans les prisons et les salles de torture. Sans le pape Clément V, qui révoqua la sentence d'excommunication portée par l'archevêque de Sens, Guichard eût passé par le même chemin, quoique évêque, que tous les autres sorciers. Le savant Guillaume Pelletier, évêque de Montpellier, passa par les mêmes affres et faillit être brûlé comme sorcier parce qu'on avait trouvé Virgile et Horace parmi ses livres comme on a trouvé Allan Kardec dans ceux de Fouquet, de Laval. Avec son dogme de l'Enfer et du diable, l'Église avait transformé le monde en un véritable Enfer. Celui du Dante, avec ses passions tragiques et ses supplices grandioses, est une conception sublime, mais l'Enfer ridicule que l'Église inventa, ne fut qu'un sabbat obscène et idiot.

Cette névrose satanique régna sur le monde jusqu'au seuil des temps modernes ; le procès d'Urbain Grandier en fut l'épilogue douloureux et attristant. La science, l'instruction, le progrès, la Révolution française surtout, mirent fin à cette danse de Saint-Guy qui convulsionna le genre humain pendant des siècles.

On ne saurait trop remercier le spiritisme d'avoir, le premier, combattu, ridiculisé, anéanti ce dogme odieux de l'Enfer et du diable, en expliquant les lois du monde invisible, et de la médiumnité. A ce point de vue, le spiritisme est un libérateur, un rédempteur du genre humain.

L'Église voudrait aujourd'hui se ressaisir, déchirer cette page de son histoire ; mais il est trop tard.

Les récents apologistes de l'Inquisition, malgré leurs distinctions subtiles ne parviendront jamais à justifier, encore moins à innocenter la théologie romaine de tous ses excès ; la réhabilitation tardive de Jeanne d'Arc, sa

canonisation par l'Église sont des actes posthumes qui ne rachètent rien. Comme dans la main de Macbeth, sur la robe de l'Église, il y a une tache de sang et l'océan des siècles passera sur elle sans l'effacer entièrement.

Tout s'expie en ce monde et dans l'autre ; rien ne saurait empêcher la Justice immanente de suivre son cours. L'Histoire est féconde en retours instructifs et sévères, et la persécution qui sévit actuellement contre l'Église catholique dans le monde entier, n'est, après tout, que la revanche et les représailles du Passé ! La haine est ordinairement la récolte de ceux qui n'ont pas semé l'amour.

Si nous écrivons ces lignes sévères, ce n'est pas pour faire chorus avec les violents qui s'attaquent actuellement à l'Église ; loin de là. Mais c'est pour expliquer la loi de l'histoire et rappeler quelques prélats catholiques à plus de mesure et à plus d'humilité.

Tous, d'ailleurs, ne sont pas aussi agressifs que Mgr Turinaz de Nancy ; nous aimons en terminant cet article, trop long déjà, citer cette conclusion d'un petit livre, fort bien écrit et raisonné, intitulé : *De la contribution de l'Occultisme à l'Anthropologie* par Mgr Cholet, évêque de Verdun.

« Ce prélat, d'une haute théologie et d'une philosophie très éclairée, avoue « que l'occultisme a apporté à la science de l'homme et de l'univers une « contribution précieuse au même titre que la biologie, la psychologie, la « morale, l'ethnographie, la science des religions. » Cela nous suffit.

Notre unique ambition, à nous, spirites, c'est d'apporter notre humble pierre au grand et harmonieux monument de l'avenir et, en expliquant l'Homme à l'Univers et l'Univers à l'Homme, de lui prouver la vie future et de lui montrer Dieu !

UN VIEUX SPIRITE.

Faut-il croire au Spiritisme ?

Dans les *Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée*, M. Georges Meunier a publié une série d'articles (mois de novembre, décembre 1911 et janvier 1912) intitulés : *Le spiritisme, faut-il y croire ?* dans lesquels il critique les idées que j'ai exposées dans un petit livre : *La quintessence du spiritisme*.

Je suis d'autant plus reconnaissant à M. Meunier de l'honneur qu'il me fait, que je ne suis guère accoutumé à ce qu'on critique — du moins ouvertement, *coram populo*, comme disent nos latinistes — les idées que j'émets.

Je comprends d'ailleurs ce silence : Les idées que je préconise sont très vieilles, vieilles comme le monde, on peut le dire. Elles ne sont donc pas de moi. Tandis que tous les savants, les philosophes, les littérateurs modernes,

membres des sociétés d'auteurs reconnues d'utilité publique n'ont que des idées personnelles, toutes neuves, n'ayant jamais été retournées. Ils en sont propriétaires aussi légitimes que légaux ; ils le font bien voir quand on y touche. Il est donc logique qu'ils en tirent une redevance et, pour cela, il faut qu'on en parle. Et c'est, je ne sais comment, ce qui arrive.

Miennes ou non, M. Meunier a eu la complaisance de discuter les idées que j'ai rapsodiées et présentées à ma façon, sans prétention, sous une forme et un jour plus ou moins vieillots. Echange de bons procédés. Comme dit le peuple, un service en vaut un autre. Je vais donc à mon tour critiquer sommairement les critiques de mon critiqueur.

***

Commençons par le titre : *Faut-il croire au spiritisme ?* Cela dépend de ce qu'on entend par *croire* et par spiritisme. On peut croire par autorité, par ce que le Maître le dit actuellement. On peut croire par *historicité*, parce qu'un Maître l'a écrit. On peut croire par tradition, parce que, sans savoir qui l'a dit, tout le monde — la majorité du moins — l'a cru de temps immémorial. On peut croire enfin par raison, parce que la croyance en question est certaine, évidente, tout au moins plus vraisemblable que toute autre hypothèse. Lors même qu'il y a toutes les raisons possibles de croire, s'il n'y a pas utilité à prendre ce parti, on peut sans inconvénient rester dans le doute. Voyons maintenant quelles raisons il y a de croire ou de ne pas croire au spiritisme.

L'opinion de M. Meunier est qu'il ne faut pas y croire.

Le spiritisme, dit-il, voit s'augmenter chaque jour, *dans des proportions inquiétantes*, le nombre de ses adeptes.

L'augmentation du nombre des adeptes n'est pas une raison suffisante pour croire à une doctrine : l'étatisme et le collectivisme font aussi chaque jour des progrès et il faut être bien naïf pour croire que là est la vérité en sociologie.

Mais pourquoi le progrès du spiritisme est-il *inquiétant* ? Parce que, dit l'auteur, ces croyances sont « absurdes et débilitantes ». Lorsqu'une doctrine pernicieuse étend ses ravages jusqu'à atteindre, dans tous les temps et dans tous les milieux des organismes sains, les plus indifférents, les plus optimistes eux-mêmes peuvent et doivent s'émouvoir.

Que je suis donc heureux de rencontrer un homme comme M. Meunier, qui ne suit pas moutonnièrement le courant et qui y résiste même. Dans tous les pays, dans tous les milieux on devient spirite ; mais M. Meunier ne le devient pas, lui. Pourquoi ? Parce que la doctrine spirite est absurde, débilitante, pernicieuse.

C'est là, en effet, la raison suprême de croire ou de ne pas croire. On con-

naît l'arbre à ses fruits. On connaît de la même façon les doctrines. Une doctrine est-elle absurde ? Elle est évidemment irrationnelle. Est-elle pernicieuse ? Elle est non seulement antirationnelle, mais antihumaine et même antianimale.

Considérant la doctrine spirite comme absurde, débilitante et pernicieuse, M. Meunier a donc grandement raison de n'y pas croire, et je ferais comme lui, si je pensais comme lui. Mais je pense autrement et je crois autrement. Il faut donc de toute nécessité que l'un ou l'autre de nous soit dans l'erreur; peut-être y sommes-nous tous les deux. Examinons donc les raisons de ne pas croire de M. Meunier; voyons ce qu'il trouve d'absurde et de pernicieux dans le spiritisme.

***

La première objection de M. Meunier se formule ainsi : « Pourquoi, si les âmes des morts jugent utile de communiquer avec nous, pourquoi emploient-elles, pour ce faire, le pied d'une table ? Car c'est là leur intermédiaire préféré. Le mode est peu élégant. »

Je pourrais répondre : pourquoi les esprits n'emploieraient-ils pas ce moyen aussi bien qu'un autre. Du moment qu'ils veulent se communiquer, c'est à eux de choisir le moyen qui leur convient, et non à nous de leur imposer celui qui nous plaît.

« Le mode est peu élégant. » Je le concède ; mais il y a tant de choses au monde qui se font suivant un mode qui nous paraît peu élégant, qu'une de plus ou de moins ne doit pas suffire pour fixer notre opinion sur la réalité d'un fait.

Le mode de mettre les enfants au monde est aussi peu élégant. Si, comme autrefois, on les trouvait sous un choux, ce serait peut-être plus élégant. Mais, que voulez-vous? La nature a arrangé la chose comme cela. Nous n'y pouvons rien.

Ces raisons ne satisferont pas M. Meunier, mais on peut en présenter d'autres.

Il est de la nature des esprits incarnés de mouvoir leur corps et par son moyen les autres corps. Pourquoi n'en serait-il pas de même des esprits désincarnés, s'ils survivent à leur enveloppe ?

Les savants modernes ne veulent admettre qu'une substance, la matière, et qu'une sorte de lois, les lois physiques. En conséquence, ils nient l'existence autonome de l'âme et *a fortiori* sa survivance.

Si l'âme survit réellement, il semble que le moyen le plus simple et le plus démonstratif pour prouver son existence est de transgresser les lois physiques, de mouvoir des objets, tables ou autres, en opposition aux sacro-saintes lois de la pesanteur.

Élégant ou non, le moyen employé par les esprits pour se manifester est tel. Nous avons le choix — pas même toujours — entre ne pas nous occuper des esprits, ou, si nous voulons entrer en communication avec eux, d'accepter leur mode de procéder, ou de leur en proposer d'autres, ce que ne fait pas M. Meunier.

***

Pourquoi le pied d'une table pour entrer en rapport avec les esprits? n'est pas la seule objection de M. Meunier : il ajoute : Pourquoi les médiums?

Si ce sont des esprits, des âmes de morts qui se manifestent, voulez-vous me dire pourquoi la présence d'un médium est indispensable à l'établissement de la communication? « Il me semble que le moyen le plus expéditif et le plus discret que ce mort puisse employer pour entrer en conversation avec vous, c'est de vous parler dès qu'il en éprouve le besoin et de s'adresser directement à vous. »

Prenez garde, cher monsieur; en posant un pareil principe, vous devez en accepter toutes les conséquences.

D'abord, si vous admettez que les esprits puissent communiquer à leur volonté, quand ils veulent et avec qui ils veulent, il n'y a plus de cloison entre les morts et les vivants, la mort n'a plus de raison d'être. Il serait plus logique de supposer, comme beaucoup le font, que ladite cloison est étanche et qu'il n'y a aucune communication possible entre les morts et les vivants si cette hypothèse était soutenable, c'est-à-dire si elle n'était pas démentie par l'expérience.

Mais ce n'est là que le moindre défaut de votre objection. Si, comme vous le désirez, les morts pouvaient communiquer directement avec qui leur conviendrait, en d'autres termes, si tout le monde était médium, il est plus que probable que vous seriez très empressé de demander à ne plus l'être.

En effet, chacun de nous a, de l'autre côté de la cloison, des parents, des amis et peut y avoir aussi des ennemis. Et ceux-ci ne seront pas moins disposés que ceux-là à venir converser avec vous. Vos parents et amis morts vous protégeraient ; vos ennemis vous persécuteraient ; les esprits se diviseraient en deux camps qui se battraient sur votre dos, comme les gouvernements de la terre se font la guerre sur le dos de leurs sujets et aux dépens de leurs contribuables.

Il y aurait un moyen d'obvier à ce danger, ce serait que chaque vivant ne pût entrer en communication qu'avec ses parents ; mais, supposé que tous les parents soient amis, ce qui n'est pas, où serait la limite du degré de parenté qui permettrait d'entrer en communication? Je vous laisse le soin de la tracer.

Il faut y regarder à deux fois avant d'entreprendre de corriger l'œuvre du

Seigneur Dieu. La médiumnité a sa raison d'être et son utilité, comme toutes les autres facultés, inclinations et dispositions humaines. Cette diversité est le principe et le ciment de la société. Si chacun se suffisait, si chacun était son médecin, son boulanger, son tailleur, son cordonnier, tout le monde serait mal nourri, mal vêtu, mal chaussé.

* * *

Je pourrais continuer sur ce ton ; mais M. Meunier m'arrête et me dit : Voyez comme vous êtes inconséquent ! D'une part, vous proclamez que la médiumnité est une faculté naturelle, que le médium est un « spécialiste »; d'autre part, vous dites que le médium se perfectionne et, d'ailleurs tous les spirites tombent dans la même contradiction.

« Je m'explique parfaitement qu'un peintre, qu'un écrivain,... se perfectionne dans son métier. Je me l'explique parce que je sais, précisément, qu'il n'est pas un instrument ; que le travail qu'il fournit dépend de lui seul, de son intelligence, de ses connaissances spéciales, de son habileté, de son expérience, et que je sais aussi qu'il acquiert sans cesse des notions qui viennent augmenter la source de son savoir antérieurement acquis.

« Je comprendrais donc très bien que les spirites nous disent:«Tel esprit qui, dans les dictées qu'il donne, fait aujourd'hui des fautes d'orthographe ou emploie une langue inélégante, ne fera plus aucune faute et s'exprimera correctement d'ici quelques mois ou quelques années. »

« ...Mais malgré toute la bonne volonté que j'y apporte,je ne parviens pas à me familiariser avec cette idée qu'un instrument, un simple instrument a besoin d'étudier et de faire un apprentissage. »

M. Meunier a de la chance de pouvoir s'expliquer tout cela si aisément et je lui serais très reconnaissant de me l'expliquer aussi, car j'avoue que je ne puis comprendre comment il se fait que tel ou tel écrivain, artiste, artisan même se perfectionne plus ou moins dans son art ou son métier.

Si j'osais me mettre en cause, je dirais que si j'ai eu quelques bonnes idées depuis que je me sers d'une plume et même avant, elles ne venaient pas de moi, de *moi seul*, comme dit M. Meunier, et que leur qualité n'est point du tout en proportion de mes efforts, de mon intelligence, de mon expérience, etc., etc.

C'est pour cette raison qu'il m'a toujours répugné d'entrer dans les coteries littéraires et scientifiques, spécialement dans les sociétés d'auteurs, qui trafiquent des idées comme s'ils les avaient créées de toutes pièces, tout en niant d'ailleurs la possibilité de la création et refusant à Dieu un pouvoir qu'ingénument ils s'attribuent à eux-mêmes.

Comment M. M..., n'a-t-il pas vu que, si la qualité du peintre, de l'écri-

vain, etc., dépendait de lui, de *lui seul*, chacun d'eux se perfectionnerait en juste proportion avec ses efforts, son expérience, etc. ; ce qui est démontré faux par une multitude de faits.

Je conviens que, sur les « données » qui nous viennent par intuition, par inspiration, nous pouvons et devons travailler à les traduire en langage humain, pour les mettre à la portée de nos semblables — et même pour bien nous les assimiler — et que cette partie de l'art qui est le *talent* exige des efforts, de l'expérience, des connaissances, de la patience, de la persévérance ; mais de ce que le boulanger utilise la farine pour fabriquer du pain, il ne faut pas conclure que c'est lui qui a cultivé le grain ; et de ce que le laboureur a semé et récolté, il ne s'ensuit pas qu'il ait créé le blé.

Il suit de ces considérations que les poètes, les artistes, les savants sont eux aussi des médiums chacun dans son genre. Ils perfectionnent leurs talents par le travail ; mais ces talents, comme ceux de l'Évangile, leur sont donnés, ils ne les créent pas. Il en est des médiums spirites comme des médiums des arts et des lettres : ils ont reçu une faculté spéciale, un don, et ils peuvent l'augmenter ou le diminuer suivant (toujours comme pour les talents de l'Évangile), qu'ils le placent bien ou mal, c'est-à-dire suivant qu'ils l'exercent plus ou moins intelligemment et surtout moralement.

Il est facile d'acquérir la preuve de ces assertions par la pratique attentive, raisonnée, patiente du spiritisme. Alors on conviendra que le médium est un instrument, mais non un *simple instrument* ; il est un instrument complexe, un instrument humain. Car il y a divers degrés d'instrumentalité : la main est supérieure à l'outil qu'elle manie ; le cerveau est supérieur à la main qu'il innerve.

***

Je sais bien que tout le monde aujourd'hui n'admet pas ces idées. Les membres des sociétés d'auteurs, par exemple, dont j'ai déjà parlé, et tous ceux qui trafiquent de la littérature, de l'art, de la science (1), repousseront bien loin ces assertions. Mais j'ai de mon côté tous les poètes, les artistes et les savants de tous les temps et de tous les pays, jusqu'au commencement du XIXe siècle ; et je n'ai contre moi que les modernes et encore y a-t-il de nombreuses exceptions, Dieu merci !

Or, à ces modernes, à ces marchands du temple, je ne puis dire qu'une chose : Vous êtes orfèvres, messieurs ; et j'en appelle de vous au tribunal de la postérité.

Revenons à M. Meunier. « La médiumnité, dit-il, revêt des formes multiples. Cela n'a rien d'étonnant en soi. Mais ce qui est assez surprenant, c'est

(1) J'entends ici par *trafiquer*, vendre ses productions à des prix de monopole avec l'appui du gouvernement ; autrement dit, vivre en parasite sur le corps social.

que chacune de ces formes soit particulière à chaque médium... Voulez-vous me dire comment vous expliquez cette bizarrerie, messieurs les spirites ? »

Rien de plus facile, monsieur le non-spirite que de vous satisfaire. Les spirites n'ont en ceci, rien imaginé de nouveau, ils sont bien trop ignorants et d'esprit trop borné. Ils n'ont fait que traduire dans leur langage ce que dit saint Paul et après lui tous les théologiens sur les dons du Saint-Esprit ; d'où il suit que, si le spiritisme est bizarre, toute la théologie ne l'est pas moins.

M. Meunier ne veut pas de l'explication spirite. Il ne nie pourtant pas les faits. Quelle explication en donne-t-il ? Quelle est la théorie qui obtient sa préférence ? Aucune.

Il faut pourtant une explication quelconque, plus ou moins conjecturale, ne fut-ce que comme moyen de comparer les faits entre eux et d'en chercher l'explication. C'est ainsi, par des hypothèses, que l'on procède dans toutes les sciences, et c'est le seul moyen connu de travailler à leur avancement.

L'hypothèse qui explique les phénomènes par la seule action d'une force nerveuse ou d'un fluide humain, dit M. Meunier, me semble beaucoup plus satisfaisante et rationnelle que l'hypothèse spirite. Si l'on admet cette théorie, on comprend très bien, d'abord que tout le monde n'émet pas la même quantité de fluide ou que certains êtres seulement en émettent ; ensuite et par voie de conséquence, que la présence de celui qui émet le fluide ou qui en émet le plus — le médium — est indispensable à la production des phénomènes.

Eh bien ! moi, je ne comprends pas encore cela. Comme je l'ai dit nombre de fois dans mes écrits, si le problème spirite se réduit à une question de quantité fluidique, on peut toujours, à volonté, obtenir des phénomènes et leur importance sera proportionnée à la quantité de fluide mise en cause.

Or, l'expérience de tous les jours prouve non seulement que cette proportion n'existe pas, que, comme dit M. Grasset, les phénomènes ne sont pas *répétables* à volonté ; mais que, souvent, on n'obtient rien du tout malgré toute la bonne volonté et l'abondance de fluide qu'on met à la masse.

M. Meunier sent bien lui-même que l'hypothèse d'une « force nerveuse » ou d'un « fluide humain » ne vaut pas cher, il se refuse à la discuter et je trouve qu'il a bien raison.

Il va même ensuite jusqu'à dire aux spirites : « Sur quoi est fondée votre croyance qu'un esprit a besoin, pour se manifester, d'utiliser un fluide quelconque ? »

Ce n'est pas là une croyance, c'est un fait; car les faits reposent sur eux-mêmes, ils naissent de l'expérience.

Je ne pousserai pas plus loin la critique de la critique de M. Meunier, car,

il termine en confondant les doctrines spirites avec celles des théosophes bouddhistes et des occultistes, qui prétendent dominer les esprits désincarnés, — à plus forte raison les incarnés — les asservir, en faire ce qu'ils veulent.

Les spirites n'ont jamais eu de pareilles prétentions, que je sache ; d'ailleurs je ne m'attribue pas la charge de défendre tout le spiritisme et tous les spirites. Je n'en ai pas reçu mission et je ne l'accepterais pas. J'ai bien assez de me défendre moi-même. C'est ce que j'ai essayé de faire et c'est ce à quoi je me borne.

Je termine donc en remerciant M. Meunier de l'occasion qu'il m'en a fournie. Je n'espère pas le convertir au spiritisme, et lui, non plus, n'a sans doute pas la prétention de m'en *dévertir*, puisqu'il ne m'offre rien pour le remplacer.

ROUXEL.

FOTOGRAFIE DI FANTASMI

Photographies de Fantômes

Par le Dr ENRICO IMODA

C'est un très gros événement que l'apparition de ce livre du Dr Enrico Imoda qui a déjà fait sensation dans la presse et dans les journaux illustrés. C'est un très précieux document que ce témoignage qui vient s'ajouter à tant d'autres, et qui est celui d'un savant loyal, autant que patient et courageux, en même temps qu'un observateur rigoureux. C'est un bloc imposant qui viendra s'ajouter aux pierres d'attente, déjà posées par de précédents ouvriers, d'un édifice si difficile à construire, et dont l'ignorance et le fanatisme s'efforcent, encore aujourd'hui, de ruiner les fondations.

Le fait de la matérialisation des esprits a besoin d'être affirmé en dehors de toute interprétation, c'est pourquoi un livre comme celui-ci est utile, parce que l'affirmation a besoin d'être répétée. Après celle de W. Crookes, nous avons eu celle de M. Richet ; après celle de M. Ch. Richet, voici celle du Dr Imoda. Ce ne sont donc plus des affirmations isolées ; de plus, les témoins n'ont pas observé seuls, mais ils se sont entourés de collaborateurs honnêtes et compétents. Nous voyons donc surgir, en 1912, un document des plus probants, dégagé de toute dissertation et qui confirme, en les rendant plus acceptables, les témoignages apportés par Richet en 1905 et par William Crookes en 1874, pour ne parler que des cas les plus connus. Mais plus ces faits se répètent, plus leur examen devient méticuleux, méthodique, scien-

tifique ; et, cette fois-ci, l'œuvre du Dr Imoda est accompagnée d'une série de photographies qui, si l'on s'en réfère aux commentaires qui en sont inséparables, constituent un monument d'une merveilleuse solidité.

Les frères Bocca, éditeurs à Turin, auront été les premiers à publier une monographie étendue sur des faits de cette sorte, obtenus par l'intermédiaire d'un même médium, les précédents expérimentateurs n'ayant, jusqu'à ce jour, donné que des articles. Chacun s'empressera d'assurer à sa bibliothèque la possession d'une collection documentaire, qui deviendra plus tard introuvable.

L'ouvrage est illustré d'une cinquantaine de photographies tirées sur papier bromure, d'après les clichés originaux, elles ont donc la valeur de documents directs.

Les conditions du contrôle sont exposées d'abord par l'auteur, dans une lettre dont la Revue du mois dernier a déjà donné la traduction, et ensuite, par M. Ch. Richet, dans une préface qui contient une dissertation, où les preuves contre la possibilité d'une fraude sont clairement exposées. Ces expériences ont été répétées à Paris et le Dr Imoda était tenu au courant de ces séances ; ce qui nous vaut le plaisir de retrouver, au milieu du volume, dix lettres de M. Richet, publiées en français.

Enfin l'ouvrage se termine par une appréciation de M. G. de Fontenay qui déclare considérer le médium, Mlle Linda Gazzera, comme un très puissant médium à matérialisations de *formes tangibles et mécaniquement agissantes*. Là est le fait qu'il importe d'établir. Il faut espérer que tant de témoignages, sans cesse renouvelés, attireront quelque jour l'attention des retardataires orgueilleux ou indifférents, car on ne peut pas étudier sans remarquer le contraste frappant qui existe entre les arguments des deux camps opposés. Du côté de ceux qui soutiennent le fait invraisemblable, on trouve la bonne foi, la clarté d'expression, la limpidité du raisonnement ; du côté de ceux qui l'attaquent, se trouvent les objections enfantines, les inepties, et même, quelquefois, la mauvaise foi. C'est une considération morale qui a sa valeur, car il importe de savoir de quel côté sont les fous.

Fotographie di Fantasmi apporte la preuve d'un fait. Il est exempt d'enthousiasme et il ne s'arrête à aucune affirmation puérile. C'est le livre d'un sage, commenté par des sages.

L. CHEVREUIL.

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Le *Light* nous rapporte qu'une grande assemblée a été récemment tenue à Philadelphie (Etats-Unis d'Amérique) par les Anabaptistes ; ceux-ci décidèrent que, vu le grand éloignement qui divise les masses des Églises dogmatiques, il serait préférable et même nécessaire d'assurer la liberté de penser et la diffusion du culte déiste.

Tous vous partagez notre appréhension des doctrines modernes, il faut aux masses, maintenant, une croyance basée sur la raison ; le temps est donc venu de s'unir afin d'affirmer l'existence de Dieu, nous devons tout mettre en œuvre pour remplir cette mission.

Agissons comme Jésus le fit avec ses disciples, ayons à la fois bonne volonté et humilité, foulons aux pieds les préjugés, apprenons d'autrui les différents moyens de parvenir à une croyance resplendissante de science et de vérité, si nous ne pouvons nous-mêmes parvenir à la trouver.

Réunissons-nous et admettons joyeusement dans une conférence toutes les Églises du Christ, c'est-à-dire tous les croyants sans distinction de croyance; que toutes nos forces tendent vers le but parfait d'un mutuel accord.

Un comité de cinq représentants sera nommé afin de s'entendre avec les autres membres des croyances diverses pour faciliter une grande conférence d'entente.

Le journal anglais ajoute, bien qu'il y ait encore beaucoup à attendre pour que les dogmes aillent de l'avant, ce geste est assurément un grand pas dans la voie de la libre croyance en Dieu.

Nous pouvons aussi, nous-mêmes, ajouter que le Catholicisme romain est loin encore de ce beau geste de tolérance et d'accord vers l'union de la science et de la Religion. Ne le voyons-nous pas tous les jours s'enlizer dans son obscurantisme à outrance ?

La Guerre et l'Arbitrage

Nous lisons dans le *Light* que le *Dean of Gibraltar* a inséré un petit pamphlet sur la Guerre et l'Arbitrage, article qui sera destiné à être répandu, dans lequel il dit que les proportions gigantesques que prennent en notre temps la Croyance, le Travail et l'Humanité assurent qu'il ne peut y avoir de recul sur la position que prend l'arbitrage à notre époque.

La guerre est, nous le comprenons actuellement, criminelle, contraire à la raison, à la morale et à la religion. Il s'appuie pour en donner la preuve sur ce fait qu'elle ne décide pas en faveur du droit, mais toujours de la force.

Admettant que le combat mette en valeur des faits chevaleresques, des

dévouements héroïques, ainsi que de nobles actions, il suggère qu'il y a un champ d'action plus grand dans une noble vie que dans une mort héroïque ; il en résulte donc que le héros qui meurt pour son pays pouvait, s'il eût vécu, donner de plus nombreuses preuves de sa valeur dans une vie longue et bénie.

Combattant l'idée que la guerre développe la virilité d'une nation, il donne à l'appui qu'aucune époque ne fut plus fertile en rachitiques, estropiés, poitrinaires que ne l'a été pour la France la fin des guerres napoléoniennes, tandis que la vaillance des Japonais après six générations de paix tend à prouver le contraire.

Dans la paix, la bravoure et la virilité survivent avec la beauté et la santé des femmes donnant de robustes descendants. Dans la paix les enfants enterrent leurs parents lorsqu'ils ploient sous le fardeau des ans. Dans la guerre, la victoire des armes ravit aux parents leurs enfants lorsqu'ils sont jeunes et robustes, à l'heure même où ils pouvaient donner des descendants qui feraient la véritable force de la nation.

Nous n'exagérons pas en disant que cette question de la Guerre et de l'Arbitrage est venue à point nommé pour soulever le plus important problème que le XXe siècle puisse enfin résoudre : « La force et la puissance étaient le droit de nos barbares ancêtres. » Ce temps ne peut toujours durer et nous voulons qu'il cesse à tout jamais, afin que nos enfants ne soient plus les victimes prédestinées de ces barbaries. « Et il faut que cela soit. »

Pour la traduction :

B. J...

Nous lisons dans la revue **Ultra**, *février 1911* :

Prémonition de mort. — De Mme Anna Favalli Trigona, qui ces jours derniers vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, nous recevons l'intéressant récit qui suit :

« Quand ma mère (qui vient de mourir à l'âge de 88 ans et demi) avait 80 ans, elle fut alitée par de fortes attaques névralgiques et ses souffrances étaient telles qu'elle demandait la mort à cor et à cris. Un matin, à l'aube, le mal la tenant éveillée, elle priait Dieu de vouloir bien enfin la prendre en pitié et l'enlever de cette terre car elle ne se sentait plus la force de supporter plus longtemps de si cruelles souffrances. Subitement apparut au pied de son lit son défunt beau-père, Joseph Favalli, qui lui dit : « Ma fille, il est inutile que tu demandes la mort, elle ne viendra pas. Tu mourras comme moi », et la vision disparut. Mon grand-père est mort à l'âge de 88 ans et quelques mois ; mais de ces quelques mois il n'a pas été tenu compte à l'état civil où ils ne sont pas mentionnés car on a l'habitude de n'enregistrer que les années. On peut juger du désespoir de ma pauvre mère. Comment,

disait-elle, je devrai donc vivre encore huit ans dans de semblables souffrances ? cela est impossible. A l'âge de 87 ans elle fit deux chutes en l'espace de huit mois. A la première elle se démit l'épaule gauche et à la seconde elle se cassa la jambe gauche également. Enfin un cancer au sein finit par avoir raison d'elle et elle s'est éteinte à l'âge de 88 ans, 10 mois et 18 jours.

« La prophétie s'est donc réalisée car à l'état civil, tout comme pour mon grand-père, ne tenant pas compte des mois, son décès est enregistré à l'âge de 88 ans et, comme mon grand-père encore, elle fit une chute à l'âge de 87 ans. Celui-ci en était resté paralysé et avait vécu à peu près un an et demi dans un fauteuil. »

Signé : ANNA FAVALLI.

Un fantôme dans une église. — Le révérend A. G. Church écrit au *Spectator* de Londres : « Le sacristain de Holy Trinity Church, à Richmond, était depuis peu malade. Quelle ne fut donc pas ma surprise quand le dimanche 26 du mois dernier, étant à mon pupitre, je le vis dans l'église à sa place accoutumée. Vêtu de son habituel vêtement d'église, il se détachait sur le fond blanc du chœur. Nul visage ne pouvait m'être plus familier que le sien car il était non seulement un des plus assidus de mes sermons, mais encore je l'avais pris comme jardinier à mon service personnel. Je ne pouvais me tromper ; c'était vraiment lui, à la distance de 3 à 4 mètres. Il me parut étrange néanmoins de ne pas l'avoir tout d'abord aperçu plus tôt et de ne plus le voir ensuite ; mais je pensai que, s'étant senti fatigué, il était allé se reposer à la sacristie. J'étais si fortement persuadé de l'avoir vu que, rentrant à la maison, je dis à un ami : Donc, notre vieux sacristain va mieux et est déjà sorti ? Non me répondit celui-ci, son état au contraire s'est sensiblement aggravé.

Il mourut neuf jours après et ses dernières paroles furent : « Où donc est le livre des cantiques ? » Il déposait régulièrement ce livre sur le banc voisin de sa place et j'avais été émerveillé ce dimanche où je le vis de ne pas lui voir accomplir le geste familier. Pendant environ une minute je l'ai vu sans avoir remarqué rien de changé en lui.

Il me paraîtrait difficile d'invoquer ici un cas d'auto-suggestion car, en ce cas, j'eusse dû penser au vieux sacristain quand au contraire je me trouvai surpris de sa présence. Je crois plutôt que le brave et dévot bonhomme, pensant depuis son lit d'infirme à sa fonction habituelle, à mon prêche, à son devoir et, animé du regret de ne pouvoir se rendre à l'église, projeta son double hors du corps pour se trouver une fois encore au poste habituel. »

CONFÉRENCE

Conférence du Commandant Darget à l'Ecole de Physique et Chimie de la Ville de Paris

(Extrait du « Fraterniste » du 1er février 1912.)

Nous avons le plaisir d'apprendre que notre collaborateur et ami, le Commandant Darget, a fait une conférence, avec projections lumineuses, à l'Ecole de Physique et Chimie de la Ville de Paris, le samedi 20 janvier, sur le Fluide vital et la Radioactivité.

Cette conférence, présidée par le professeur Stamatty, a été écoutée très attentivement par les étudiants. Nous sommes heureux de constater que la science officielle commence à s'occuper des sciences dites occultes, comprenant que c'est seulement l'*Inconnu*, qu'il est nécessaire d'étudier. Le Commandant Darget leur a cité le phénomène de la danse des grenouilles, du professeur Galvani, tant bafoué dans ses commencements, mais dont le nom resplendira toujours, pour avoir jeté dans le monde le ferment qui a révolutionné si favorablement la surface de la terre en lui donnant l'électricité. La radioactivité qu'il leur a montrée, c'est l'Electricité humaine.

RÉMOND.

Libero Arbitrio, Determinismo Rincarnazione

Par le Dr INNOCENZO CALDERONE

Voici le deuxième livre que le Dr Innocenzo Calderone, le distingué directeur de *Filosofia della Scienza*, apporte pour sa part à l'édifice littéraire déjà si important du problème de l'Être. Aux élogieuses critiques par lesquelles la presse spiritualiste vient d'accueillir *Libre Arbitre, Déterminisme, Réincarnation*, il serait superflu de prétendre ajouter un éloge nouveau, nous nous bornerons donc à un exposé général de cette belle œuvre.

L'auteur étudie tout d'abord les divergences existant entre les deux écoles antagonistes du libre arbitre et du déterminisme. Il reprend dans l'histoire de la philosophie les systèmes et les doctrines des différents penseurs de toutes les époques. Locke, Collins, Tracy, Spinoza, Descartes, Leibnitz, Kant, Hegel, Bayle et après les panthéistes les philosophes spiritualistes, les matérialistes, lui offrent tour à tour matière à controverse. Avec juste raison il nous dit que ces écoles eurent surtout entre elles des divergences de mots. En effet, Spinoza avec la *Substance*, Leibnitz avec la *monade*, Hegel

avec l'*Idée*, etc., ne nommèrent pas autre chose qu'un principe fondamental unique et incréé. Ce principe reconnu par tous comme cause première se retrouve à la base de toutes les philosophies et de toutes les théologies. C'est encore lui que les positivistes avec Spencer nous nomment dans l'*Inconnaissable* ou avec Haeckel nous définissent par les *Lois mécaniques de la Substance* et de quelque côté que se tourne l'intelligence humaine c'est toujours sur lui, l'Absolu, l'Infini, le Mystère qu'impuissante vient s'abattre la raison de l'homme.

Mais ce principe, pourrait-il constituer la cause essentielle du déterminisme fatal de l'une de ces deux écoles.

L'auteur attaque spécialement les théories matérialistes triomphantes depuis la seconde moitié du siècle dernier et qui préconisèrent l'irrévocable dissolution de l'être à la mort du corps; il tente hardiment de faire pénétrer dans la science actuelle l'idée qu'il existe dans le champ encore trop inexploré des expériences psychiques des lumières souveraines propres à anéantir le monisme matérialiste et à la clarté desquelles la métaphysique peut espérer résoudre la question du libre arbitre, partant, de la responsabilité humaine.

La survivance de l'esprit à la disparition de la vie physique est aujourd'hui acceptée par beaucoup de penseurs bien que plus d'un point obscur reste encore en litige. Avec un rare talent l'auteur met en relief toutes les probabilités en faveur de sa thèse réincarnationniste ; il discute les facultés de la personnalité humaine, de la subconscience, jointes à l'extériorisation de la sensibilité et le problème du libre arbitre est lié pour lui au problème du mal. La liberté est un produit de l'évolution de l'être. Par des vies successives l'esprit se dégage progressivement de l'animalité des premiers âges et l'instinct d'hier sous la loi d'un déterminisme fatal, devenu intelligence aujourd'hui avec la faculté de décision sous un déterminisme relatif, sera l'Ego enfin libéré demain dans la liberté entière. Dans notre humanité le degré de libre arbitre ou de déterminisme se trouve proportionné au degré d'évolution du principe pensant de chaque individu.

Enfin l'auteur termine son livre sur une des plus belles lois, sur la plus belle peut-être à laquelle peut rêver le philosophe spiritualiste. « Comme dans le monde physique, dit-il, à la base de l'évolution du Cosmos matériel se reproduit sous des milliers de formes et des variétés infinies une loi générale absolue et éternelle « la loi de l'attraction universelle », ainsi à la base du monde de l'esprit toute la nature spirituelle doit être gouvernée par une loi spirituelle elle aussi et éternelle « la loi de l'amour ».

« L'amour est charité, il est justice, il est paix et vérité, il est liberté, il est félicité et harmonie, il est art ! Amour est force et solidarité, amour est progrès ! »

Si, nombreux restent encore hésitants sur le seuil du mystère autour duquel les infatigables pionniers du spiritisme établissent aujourd'hui pour la science à venir de pénibles jalons, nombreux seront aussi ceux qui suivront l'auteur dans son orientation spiritualiste car vers cette orientation il les guide sans faiblir par son savoir doctrinal et l'analyse profonde du sujet traité.

Société Spirite pour l'Œuvre de la Crèche

Place de la Croix Rousse, 8, à Lyon

RAPPORT ANNUEL

Année 1910

Comme chacun de nos rapports, celui de 1910 constate la prospérité croissante de la Crèche qui rallie à elle bien des esprits droits et des cœurs fraternels. Cette prospérité se prouve par l'accroissement des membres de la Société spirite pour l'œuvre de la Crèche : dont les recettes donnent le témoignage ; elle se prouve aussi par l'accroissement des présences journalières des enfants qui, de 4.150 en 1909, ont été de 4.266 en 1910, chiffres qui témoignent également que les mères amènent plus régulièrement leurs enfants à la Crèche que par le passé.

Quant à l'état sanitaire, il a été bon d'une façon générale. En aucun moment, il ne s'est présenté chez des enfants de sérieux troubles gastro-intestinaux. Nous n'avons à noter que huit cas de variole sans gravité.

Dans un mois, nous commencerons notre huitième année. Ce regard porté sur les résultats obtenus en cet espace de temps est bien encourageant. Il nous prouve que jamais l'âme ne défaille en ces combats quand elle a en vue le bien, la lumière pour tous, et qu'elle est pénétrée du sentiment de la Fraternité sainte qui relie chacun à tous sans distinction de culte et de nationalité, puisque, que l'on naisse sur un pôle ou sur un autre, dans un hémisphère ou dans un autre, l'on a également Dieu pour père et pour mère la Nature qui nous nourrit des éléments qu'elle produit.

Extrait du « Lyon Républicain » du 8 février 1905

La crèche spirite

Je revenais, l'autre jour, de voir à la Croix-Rousse un métier ancien d'une admirable patine, fort joliment orné de têtes d'anges de style, sculptées en plein bois, qui bientôt prendra place à l'Ecole municipale de Tissage, dans l'atelier reconstitué du tisseur à la grande tire du XVIII[e] siècle.

Arrivé sur la place si pittoresque avec son marché de vieilles échoppes, noircies par le temps, verdies de mousses rases, une plaque apposée au montant d'une porte d'allée m'arrêta par l'inattendu de son inscription : « Crèche sous la protection de Dieu et de nos Maîtres et Protecteurs Allan Kardec et Marie-Ange », annonçait-elle. Il ne restait plus qu'à monter et à visiter, d'autant plus qu'un écriteau supplémentaire annonçait que le public était admis.

L'immeuble est une maison de canuts ; on sait ce que cela signifie sur le plateau. Au deuxième, porte à droite, s'ouvre la Crèche. De suite s'offre un vestibule éclairé par une fenêtre, avec une longue banquette qui fait coffre, quelques chaises bien alignées, un buffet sur lequel un régiment de petites bouteilles de lait stérilisé est rangé. Aux murs, des images gaies, enrubannées ; partout un souci de coquetterie et de propreté. Dans la pièce voisine, tout autour, à bon intervalle, se succèdent les berceaux haut perchés, en fer laqué, garnis avec un soin particulier, d'une blancheur irréprochable. Rien de joli et d'apparence plus scrupuleusement hygiénique. Les enfants reposent sur de la balouffe changée fréquemment. Chaque berceau a son hôte. Au milieu de la salle, un petit parc à barrières contenant la marmaille qui s'essaye à marcher et à franchir les étapes redoutables qui séparent les sièges minuscules. Les deux autres fenêtres, faites pour donner le plus de lumière possible aux métiers, inondent de jour et d'air ce calme asile, où, tous les jours, sont accueillis de douze à quinze petits.

L'asile comprend encore une cuisine sur une cour où se prépare le lait nécessaire à l'alimentation de toute cette humanité en herbe. La soupente classique sert de séchoir aux innombrables linges qu'il faut sans cesse lessiver, car la nature a de fréquentes exigences chez la clientèle de la Crèche.

La première observation qui s'impose et qui a sa portée pratique, c'est qu'on peut, avec du goût et de la simplicité, installer très confortablement une crèche dans un local plutôt restreint et qui semblait, par sa destination première, ne point devoir se prêter à un pareil service ; ici, le loyer est de 450 francs.

Les frais généraux sont dans les mêmes proportions modestes. Pour un semestre, trois dames donnant tout leur temps aux poupons, qui restent de 7 heures du matin à 7 heures du soir, se partagent 765 francs comme appointements. Le lait et les autres denrées exigent une dépense de 331 francs ; le chauffage revient à 113 francs ; l'éclairage à 76 francs ; le blanchissage à 56 francs. Somme toute, en un semestre, la dépense s'est élevée à 1.600 francs environ.

Mais le plus curieux est l'inspiration qui a été à l'origine de la Crèche. La Directrice reçut un jour de Marie-Ange, qui fut l'esprit familier d'Allan Kardec, l'ordre de fonder une crèche. Comment faire ? Où prendre l'argent ?

Qu'à cela ne tienne ! Les Esprits y ont de suite pourvu. Ils ont dicté à la Directrice, qui est un médium renommé, les noms des personnes auprès desquelles il fallait adresser des sollicitations et, à toutes les adresses indiquées, les bourses se sont ouvertes. On put tout installer, faire près de 2.000 francs de réparations et mettre en réserve, à la Caisse d'Epargne 10.000 francs.

« On nous voit à l'œuvre, dit le dernier compte rendu et la bonté divine nous paye si largement de nos efforts par les joies intimes qu'elle nous donne, que nous sentons que l'amour gagnera et changera en fraternels liens les rapports qui nous unissent à la mère et à l'enfant. Les plus récalcitrants s'adoucissent ! Les petits enfants aiment à danser en rond et chanter avec leurs mamans: « Gai ! gai ! le soleil ! il fait mûrir le blé. »

J'admire cette bonne naïveté et cette belle confiance. Et je suis parti enchanté de ma visite à la Crèche Spirite, pensant à part moi qu'il n'y a qu'à la Croix-Rousse que peuvent éclore des œuvres semblables.

JUSTIN GODART.

L'examen de notre Compte rendu financier nous donne fin décembre 1910 un reste en caisse qui, s'élevant à 882 fr. 30, nous fait prévoir un des dépôts qui se succédant devaient, au 8 juin dernier, élever à 15.000 francs la dotation de la Crèche.

Nous pouvons donc, comme nous le faisions l'an dernier en notre rapport de l'année 1909, reconnaître que la Providence guette les cœurs aimants et les esprits droits pour nous susciter des Protecteurs que nous bénissons en remerciant Dieu.

AVIS

Un jardinier, obligé de quitter sa place par suite de revers de fortune subis par ses maîtres, demande place de suite ; connaît arbres, fleurs et légumes; sa femme brodeuse ; âge : 39 et 37 ans. S'adresser à Bergault, au château de Reignac (Indre-et-Loire).

Organisation de groupements spiritualistes
DANS LE DANEMARK

Création de quatre publications mensuelles et d'un journal quotidien

Nous recevons du Comité directeur des groupements spiritualistes du Danemark la lettre suivante dont nous nous empressons de donner connaissance à nos lecteurs. Puissent les spirites et spiritualistes français s'inspirer d'un si noble exemple.

Cher Monsieur,

Je vous serais obligé d'insérer l'article suivant :

Les spiritualistes du Danemark viennent de s'organiser en 10 groupements formant un total d'environ 2.500 membres. Tous sont spiritualistes au sens propre du mot, sauf quelques-uns (50 environ) qui se distinguent sous la dénomination de spiritualistes chrétiens et adoptent les dogmes de l'Eglise protestante.

Il y a quatre publications mensuelles spiritualistes, et un journal quotidien sera publié à partir du 1er janvier 1912. Son nom sera *La lumière sur la terre*. Il se consacrera entièrement à la Philosophie et à la Phénoménalogie spiritualistes. Ce journal sera édité par M. C. Brinch et Mr Js Jensen, l'éditeur à Copenhagen à l'adresse Reventlowsgade, n° 20.

Pensée du mois (du 15 mars au 14 avril).

Croyez, aimez, unissez-vous, n'ayez, vous oubliant vous-mêmes, qu'une pensée, celle de l'œuvre que vous êtes chargés d'accomplir, et bientôt, à cause de la joie, vous ne vous souviendrez plus de la souffrance ; et bientôt il sera dit : Un homme, l'homme véritable, l'homme que Dieu voit en soi, dont il contemple avec complaisance le type éternel, est né dans ce monde. (Lamennais).

Cette pensée est reproduite à la fin de la page bleue consacrée à L'ENTENTE SPIRITUALISTE PAR LA PRIÈRE.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN